No 4 — 10 Mill. LE CAIRE, le 6 OCTOBRE 1929

Images
Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche



Adly pacha Yeghen, qui vient de former le nouveau ministère à la suite de la démission de Mohamed Mahmoud pacha

No. 4
Le 6 Octobre 1929

ABONNEMENTS
Par an
Egypte & Soudan . . . 50 P.T.
Etranger . . . . 100 „

Adresse :
"IMAGES"
Poste Kasr-el-Doubara — CAIRE

Images
Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche

Publié par
LA MAISON D'EDITION "AL-HILAL"
(E. et C. Zaidan)

Le No : 10 Mill.

RÉDACTION
ADMINISTRATION
& PUBLICITÉ :
Immeuble AL-HILAL
Rue Amir Kadadar
(En face le No. 4 de la Rue Koubri Kasr-el-Nil)

Téléphone : 1667 Bustan

Sous la lampe

Préparatifs.

La bonne nouvelle! Le Caire va bientôt recevoir Sa Majesté le Roi, chère amie. Le Comité formé pour l'organisation des réceptions et des cérémonies travaille activement, et déploie ces jours-ci des efforts admirables. On pense à tout, on veut que la fête ait un aspect superbe et incomparable.

On a déjà examiné les plans et les devis des arcs de triomphe devant être élevés. Ces plans seront probablement approuvés aujourd'hui et mis à exécution par un architecte qui nous vient de l'Etranger.

Les rues Nubar, Kamel, Abdine et Reine Nazli seront abondamment illuminées. A la place Abdine et à celle de l'Opéra les décors et les ornements seront encore plus féeriques. La Compagnie d'Héliopolis se chargera d'illuminer une grande partie de la rue de la Reine Nazli jusqu'à Héliopolis. Des médailles commémoratives seront enfin frappées.

Allons, préparez-vous, chère amie. Et surtout préparez votre quarante chevaux. Nous ferons une délicieuse ballade à travers la ville le jour de l'arrivée de Sa Majesté le Roi, et nous nous extasierons tout à notre aise devant les blocs de lumière qui seront dressés avec infiniment d'art et un goût délicat sur les places publiques. Belle soirée en perspective, n'est-ce-pas?



A l'Université Egyptienne.

Le bruit a couru dernièrement que M. Jean-Marie Carré professeur à la Sorbonne occuperait à l'Université Egyptienne, la place laissée vide par le départ de M. Michaut. Si cette nouvelle est confirmée elle nous réjouirait fort car M. Carré n'est pas seulement un professeur émérite, c'est de plus un critique sagace.

Nous avons déjà lu de lui quelques ouvrages écrits avec cette netteté et cette intelligence qui révèlent immédiatement un écrivain particulièrement doué. Il faut citer ses études sur Goethe: "Goethe en Angleterre" et "La Vie de Goethe" où l'auteur nous brosse un portrait fidèle et vivant de l'immortel poète allemand et nous donne des détails fort intéressants sur sa vie agitée. Un autre livre: "La Vie aventureuse de Jean Arthur Rimbaud", paru en 1926 est d'une sève très riche.

Je vous recommande ces oeuvres, chère amie, comme je les recommande aux étudiants égyptiens qui suivront peut-être les cours de M. Jean-Marie Carré. En les lisant, ils connaîtront mieux son beau talent.

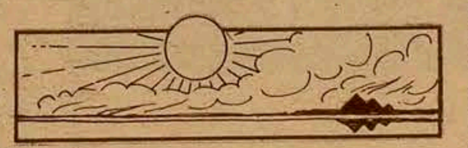


La canicule.

L'été nous a fait des adieux inoubliables. C'est le cas de le dire! Avant de plier bagages et d'aller faire suer de braves gens ailleurs, il a soudoyé le soleil, lequel ne s'est point gêné pour nous cribler de ses rayons ardents. Que pensez-vous, chère amie, des dernières chaleurs? Du 42 et du 44 à l'ombre! De quoi faire cuire un veau gras au soleil!

Des gens pratiques, ces braves Yankees! Un beau matin, énervés de leur faux col et de leur cravate, ils se sont écriés: "Diable! du moment que nos femmes portent des robes légères, pourquoi ne pas les imiter! Ce vêtement ne peut d'ailleurs que nous convenir, à nous, gens d'affaires, qui sommes parfois obligés de régler plusieurs affaires à la fois".

Que pensez-vous de cette mode originale, chère amie? Je vous laisse tout le temps de répondre, car l'hiver s'annonce et le nouvel accoutrement, — si toutefois nous l'adoptons, — nous ne le porterons que l'été prochain.



Projet.

Oui, la Capitale fait sa petite toilette, oui la place Bab El Hadid se transforme et se dote d'un nouveau visage, oui nos rues sont plus propres que par le passé, — je ne parle pas cependant des trottoirs, — mais ne sentez-vous pas un énervement s'emparer de vous, chère amie, quand, traversant par exemple la rue Nubar, vous vous trouvez en présence d'énormes crevasses, de fosses profondes et, pour appeler les choses par leur nom, de tranchées. Vous demandez pourquoi ce désordre règne et l'on se contente de vous répondre avec le plus aimable sourire: "Nous sommes en train de changer les tuyaux d'égout". Voilà!

Il y a là un problème auquel il faudrait cependant penser sérieusement. Chaque fois qu'un tuyau se casse, on chambarde la chaussée, on éventre sans pitié des rues qui ont exigé un travail ardu pour être arrangées et macadamisées. Ne serait-il pas plus logique de construire sous terre un réseau d'égout semblable par exemple à celui qui existe en France actuellement et qui fait l'admiration du touriste qui le visite en bateau?

Ce réseau tracé par l'ingénieur Belgrand vers 1860 comprend 4 collecteurs. Les galeries d'égout renferment les conduites de distribution d'eau (une conduite pour le service public et industriel, une autre pour le service privé); dans la plupart, passent des fils télégraphiques et téléphoniques, des tubes pneumatiques du service des postes, des conduites d'air comprimé pour la régulation des horloges et la production de force motrice, etc....



L'égout est généralement placé dans l'axe de la rue. Toutefois, dans des voies larges de plus de 20 m, un égout passe sous chaque trottoir. Dans la plupart des galeries, des plaques émaillées répètent les noms des voies publiques suivies ou traversées par les égouts et les numéros des maisons déservies par les branchements.

Un personnel de plus de 900 ouvriers est employé dans les égouts au curage des collecteurs et de toutes les galeries du réseau: la tâche est facilitée par près de 4.800 réservoirs de chasse ainsi que par l'emploi d'un matériel ingénieux de wagons et de bateaux vannes...

On objectera peut-être qu'un tel projet coûterait une somme formidable. D'accord! Mais refaire une rue quatre ou cinq fois, est-ce que ça ne coute pas plus cher?

Honorons nos grands morts.

Nous ne savons pas honorer nos grands morts, mon amie. Nous les oublions vite. Nous ne savons pas perpétuer leur souvenir. Passez par nos places publiques. Y remarquez-vous les statues de Kassem Amine, Cheikh Mohamed Abdou, Moustapha Kamel, Saad Pacha Zaghloul, Hussein Pacha Rouchdy ou Abdel Khalek Pacha Saroit? Malheureusement non!

Un touriste espagnol me disait l'autre hier avec un étonnement compréhensible: Avant de débarquer au Caire, j'avais la ferme conviction qu'en traversant votre ville, je rencontrerais ici et là les statues de vos pharaons. Mais au lieu d'un tel spectacle qui m'aurait enchanté qu'ai-je vu: à la place Suarez quelques bancs de pierre sur lesquels étaient assis des barbarins en train de crier à tue-tête; à la place Ismaïlia, un jet d'eau qui fonctionne à peine et une eau stagnante couverte de moustiques, etc...

"Mon ami, votre pays a un passé fameux, son histoire est magnifique. Ramses II s'embête dans le Musée; il a besoin de prendre l'air, il a besoin de voir du monde et de dominer une place. Exaucez son désir car il est inadmissible de laisser une ville aussi belle et aussi importante que le Caire, dépourvue de tout monument. Vous rappelez-vous à Paris, comme toute statue, que ce soit celle de Camille Desmoulins au Jardin du Palais Royal, celle de Lavoisier à la place de la Madeleine ou celle de Henry Murger au Jardin du Luxembourg, vous fait immédiatement penser à un événement historique ou à une époque célèbre? L'Egypte a eu de grands hommes: il ne faut pas les mettre au rancart. Ils ont droit aux honneurs. Occupez-vous d'eux."



J'ai reçu ces paroles comme une tuile sur la tête. Mais quelle leçon! saurons-nous la mettre en pratique? Il faut l'espérer.

THOT.

l'anniversaire de l'accession au trône de S. M. FOUAD 1er

Dans quelques jours toute l'Egypte célèbrera l'anniversaire de l'avènement au trône de son auguste souverain, le Roi Fouad 1er. Le peuple au Caire comme à Alexandrie aura le plaisir très doux de manifester son profond attachement à Sa Majesté, en parcourant les rues illuminées "a giorno" et brillamment ornées d'arcs de triomphe.

De telles manifestations se renouvellent chaque année et prennent de plus en plus d'ampleur et de magnificence. La Nation, consciente de son évolution, de son relèvement aussi bien social que moral, de son réveil et de sa louable formation, ne peut point ne pas penser en ce jour anniversaire au noble et magnanine ouvrier qui lui a donné ce prestige, ce rang enviable et qui déploie tous ses efforts pour l'acheminer vers une indépendance aussi solide que méritée.

Il serait oiseux dans ce modeste article qui n'a d'autre prétention que d'ajouter notre hommage à l'hommage unanime, de s'appesantir sur les qualités inestimables d'un monarque aussi sage qu'éclairé. Dans tous ses actes, S. M. Fouad 1er a montré à quel point la clairvoyance, la sagacité et le bon sens jouent chez Lui un rôle primordial. Prévoyant et juste, raisonnable et pondéré, simple et affable, Il règne avec cette droiture, cet esprit d'équité et cette modestie qui sont l'apanage des hommes de valeur conscients de la lourde et délicate tâche qui leur incombe. A toutes les crises qui s'abattent naturellement sur un pays qui revendique son indépendance complète et qui lutte avec une ténacité admirable, notre souverain est parvenu toujours à donner une solution efficace, propre à éviter toute perturbation, à laisser les événements suivre un cours régulier et logique.

D'ailleurs ces qualités ont été de tout temps très développées chez le Roi. Que nous jetions un regard sur Sa longue carrière, nous ne voyons sur le chemin déjà parcouru que des oeuvres qui font notre admiration, nous ne constatons, à chaque étape, qu'une activité inlassable, un labeur digne des meilleurs éloges, une entreprise aux bases fermes et inébranlables. Quel magnifique bilan et comme on a raison, après l'avoir étudié avec minutie, de proclamer que Sa Majesté est le digne représentant d'un glorieux pays qu'Il a su mettre en pleine lumière et faire vraiment valoir aux yeux des grandes puissances.

Au cours de ses récents voyages en Europe, Il a incontestablement ajouté un fleuron nouveau et splendide à cette Egypte au passé prodigieux et imposant, — en marche aujourd'hui vers une ère de libération et d'expansion. C'est avec des cris de joie, un enthousiasme indescriptible, des réceptions grandioses, des manifestations de sympathie que l'on a accueilli partout le Roi Fouad. Les souverains, les hommes d'Etat admirèrent ses vastes connaissances, son esprit droit, ses jugements judicieux. Faut-il enfin ajouter que c'est à la suite des nombreuses visites de Sa Majesté que le monde a mieux compris notre pays et surtout a mieux mesuré les progrès que nous avons réalisés en douze ans. Notre grand messager nous a dotés d'une superbe auréole. Nous lui devons une reconnaissance éternelle. Il nous a rendus plus dignes d'une liberté qui nous revient de plein droit mais que l'on ne peut obtenir qu'au prix de grands sacrifices....

Sa Majesté le Roi Fouad levé dès le potron-minet, gagne chaque jour sa table de travail à 9 heures précises. On lui soumet des rapports dressés pour Lui sur toutes les questions égyptiennes. Il les examine avec beaucoup de soin et cherche le moyen le plus pratique pour solutionner toute affaire. Un service qu'Il a créé Lui-même et qui fonctionne avec une régularité incomparable, le met sans cesse au courant de tout ce que la Presse étrangère dit de l'Egypte. C'est ainsi que notre souverain passe plusieurs heures par jour à lire les coupures de journaux et de revues qui Lui sont soumises d'une façon méthodique. Si nous ajoutons à cette tâche ardue celle qui consiste à recevoir les nombreux visiteurs qui ne cessent de demander audience, on se rend compte à quel point la journée de Sa Majesté est bien remplie.

La sollicitude et la générosité du Roi sont infinies et exemplaires. C'est avec joie, un sourire aux lèvres, avec bonhomie, simplicité et gentillesse qu'Il reçoit son visiteur. Il sait, avec cette délicatesse qui lui est particulière, le mettre vite à l'aise. Il lui pose un certain nombre de questions qui montrent d'une façon bien nette tout l'intérêt que notre Monarque attache aux plus minimes questions du pays.

***

L'un de nos plus actifs reporters, lors du récent séjour de S. M. le Roi à Genève eut l'excellente idée de se rendre à l'Institution Thundicum pour s'informer si parmi ses professeurs il y avait quelqu'un qui connaissait notre monarque lorsqu'il était étudiant à la dite Institution.

Il eut l'honneur d'être présenté au professeur Georges Thundicum, fils du professeur Charles Thundicum directeur de l'Institution à l'époque ou S. M. y faisait ses études.

S. M. Fouad 1er, Roi d'Egypte.

Monsieur Georges Thundicum fit ces déclarations intéressantes à notre reporter.

— J'avais 18 ans lorsque Ahmad bey Fouad — c'est ainsi qu'on l'appelait alors — arriva à l'Institution de mon père. S. M. était âgée en ce temps là de 11 ans. D'après les documents que j'ai recueillis de mon père il appert que le jour de l'arrivée du Roi était le 20 Mai 1878. Il y demeura jusqu'au 1er Aout 1879. Son auguste père, Ismail résidait en ce moment là à Naples.

Nous réservâmes à S. M. deux pièces, l'une qui lui servait de chambre à coucher, l'autre de salon.

Après cinquante ans, je me rappelle encore exactement ce jour heureux de l'arrivée de S. M. Je le vois encore vêtu d'un charmant costume bleu et coiffé d'un tarbouche écarlate. Je vois encore ses yeux doux et intelligents.

S. M. aimait s'adonner au sport. Au début, il craignait de se mêler à ses camarades, mais par la suite il se lia d'amitié avec eux. Cette amitié ne fit que s'accentuer au point que le jour du départ, il pleura à chaudes larmes. La séparation fut vraiment touchante tant les compagnons de S. M. sympathisaient avec lui et le chérissait.

L'Egypte doit être fière d'avoir un souverain comme le Roi Fouad 1er. Et comme j'ai entendu parler des projets que Sa Majesté désire de tout cœur mettre à exécution, je prends plaisir à vous dire que pendant tout le temps qu'il passa parmi nous, Il nous montra, en maintes circonstances, à quel point il aimait son beau pays.

Un jour, mon père se rendit à Chamonix avec quelques étudiants de l'Institution, pour faire une excursion. Ils ne tardèrent pas à sentir leurs jambes fléchir, à l'exception de Mahmoud Bey Salem, le fils du Docteur Salem Pacha, qui était le meilleur ami de S. M. Il parvint à atteindre les plus hautes cimes sans grandes difficultés. A notre retour mon père le félicita.

Une fois le repas terminé, nous vîmes Sa Majesté quitter tout soudain son siège et gagner sa chambre: Il en revint bientôt, un coran en mains. Il le remit à son ami en disant: "Mahmoud tu as rehaussé aujourd'hui le nom de notre pays. Accepte donc ce cadeau, de ma part."

***

L'oeuvre continue. Elle est splendide, surprenante, admirable et d'un intérêt immense. Le peuple se forme, se discipline, monte toujours plus haut. Les hôpitaux, les écoles, les institutions et les sociétés de bienfaisance augmentent constamment. Le temps est proche où l'Egypte jouissant de son indépendance complète, retrouvera sa place au soleil, se classera parmi les nations prépondérantes.

Mais pour réaliser cette entreprise formidable il a fallu, il faut encore des pionniers sincères, énergiques, intelligents et courageux. Nous envisageons l'avenir en optimistes, nous sommes sûrs du succès final puisqu'à notre tête, puisqu'au premier rang, la figure rayonnante et vénérable, l'oeil étincelant et scrutateur, le front large et proéminant, se trouve le meilleur guide que nous puissions avoir: Sa Majesté le Roi Fouad 1er.

Longue vie et prospérité à notre souverain bien-aimé.



Mes Lectures

Paul Bourget - Myriam Harry - André Dahl

Il est admirable de constater l'activité incessante de M. Paul Bourget qui, âgé aujourd'hui de 77 ans, continue à nous donner des ouvrages remarquables, pleins de pensées profondes. Nous devons signaler ses deux derniers ouvrages: "Au service de l'ordre„,— ce titre le définit tout entier, et «On ne voit pas les cœurs». J'ai lu le premier livre avec un vif intérêt. Il renferme des essais traités avec ce soin que M. Paul Bourget apporte à tout ce qu'il produit. L'étude sur Hippolyte Taine dont le Maître fut un disciple fervent, est fouillée et



Paul Bourget

substantielle. Ce n'est pas la première que M. Bourget consacre à l'auteur de l'Histoire de la littérature anglaise et du» «Traité de l'intelligence», mais une langue pratique de l'œuvre et de la doctrine de ce dernier a peuplé l'esprit de notre antique d'une infinité de jugements. A signaler également dans «Au service de l'ordre» les essais sur «Le vote familial», les «Réflexions sur l'éducation des femmes» et "la Fin de la Restauration". Cependant, le profond attachement qu'a M. Paul Bourget pour la tradition, le pousse à juger les nouvelles doctrines avec une trop grande sévérité. Mais ici, c'est une large parenthèse qu'il faudrait ouvrir et nous préférons renvoyer la discussion à un moment plus opportun.

Dans le second livre, M. Paul Bourget qui n'est pas seulement romancier antique, mais également auteur dramatique, a réuni quatre proverbes, à la manière d'Alfred de Musset dont le Maître commente l'une des pièces dans une préface intéressante au plus haut point. Nous en détachons ce passage caractéristique: «Quoi de plus français que ces deux gestes d'intelligence ainsi couplés: voir les choses telles qu'elles sont, dans leur réalité la plus stricte, et tout de suite aboutir à des remarques de moraliste? C'est la définition même que La Fontaine aurait du donner de ses fables, et c'est celle également du proverbe, «tel que l'ont conçu et pratiqué les maîtres.»

***

Mme Myriam Harry, l'auteur de «La petite fille de Jérusalem», de «La vallée des Rois et des Reines», du «Premier Baiser» et de «Passage de Bédouins», nous donne un livre d'une rare beauté sur la Syrie: «Le Petit Prince de Syrie». On sait le style harmonieux de cette romancière de race. Doublée d'un peintre sagace, elle nous décrit les hautes plaines de Haourâne où naquit son héros avec beaucoup de maîtrise et de dextérité. Ce héros est un jeune émir ghassanide. Il grandit parmi les guerres et les révoltes, mais optimiste et magnanime, il regarde l'avenir avec confiance. Il est intéressant de dire que Mme Myriam Harry l'a adopté et qu'il est devenu son fils. Il vit actuellement en France, ce pays qu'il chérit de tout son cœur.

Le nouveau livre de la fameuse romancière nous donne des renseignement utiles et importants sur les récents événements qui se déroulèrent dans le Djebel-Druze. Il se lit d'une seule traite parce qu'il est émouvant et humain.

***

Avec «Trou-les-Bains», André Dahl, nous offre la cocasse histoire d'une ville d'eaux. Livre gai à l'extrême, bourré de traits d'esprit. La bonne humeur pétille à chaque page. La satire est mordante. Dans une préface André Dahl nous déclare qu'il est probablement en France le monsieur qui sait le plus exactement ce que c'est qu'une ville d'eaux. Nous sommes complètement de son avis, surtout quand nous remarquons avec quelle habileté son héros parvient à faire de Trou-les-Bains, un patelin demeuré pendant plusieurs années plus désert que le Sahara, la reine des plages. Ce héros, un certain Pontivy a plusieurs cordes à son arc. D'ailleurs il a blanchi sous le harnais. Pardi! il fut figurant aux Folies-Bergères, préparateur en pharmacie, employé dans des compagnies, d'assurances, chanteur à Montmartre, correspondant de journaux étrangers, agent de publicité, patron de bistro clandestin, placier en bières choriste à l'opera russe, clerc d'avoué, marchand de soieries en gros, policier privé, controleur d'autobus, vitrier, conseiller municipal. Et j'oublie bien d'autres professions. Le fait est que cet homme tombe par pur hasard, un beau matin, dans les locaux de la Compagnie Fermière des Eaux Minérales de Trou-les-Bains, au moment où les administrateurs sont en train de se lamenter sur la faillite de leur entreprise. Pontivy est a coup sûr un envoyé de la Providence. Pour remettre l'entreprise sur pied et pour donner à Trou-les-Bains une réputation retentissante, il n'y a qu'à s'entendre avec les praticiens, car 99% c'est d'eux que dépend le succès ou l'échec d'une station balnéaire. Nous vous laissons le soin de lire tout à votre aise comment Pontivy échafaude son projet et le mène en quatrième vitesse au triomphe. Il y a dans le livre d'André Dahl de la bonne humeur, des trouvailles heureuses et des coups de théâtre d'un effet tout à fait ingénieux. On passe, à lire «Trou-les-Bains» une heure de saine gaité.

AHMED RACHAD.

Trois nouveaux livres.

Théories Stratégiques, **par l'Amiral CASTEX (Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales)**

L'amiral Castex, a l'horreur instinctive des négateurs et des démolisseurs. Plutôt que les faits eux-mêmes, il étudie ce qui les relie et les explique. Ainsi se révèle son tempérament de bâtisseur, de scientifique, d'ennemi de tous les empirismes, son esprit noble, élevé, orienté vers le progrès. Ses théories que tous ceux, guerriers, industriels ou commerçants qui aspirent à commander étudieront avec passion, ne sont pas le fruit d'une imagination vagabonde. Elles s'appuient sur l'histoire mais elles tiennent compte de l'évolution scientifique extraordinaire qui marque notre époque. Les sous-marins, les avions, les transmissions instantanées réagissent sur les grandes lois de la guerre navale. Remercions cet écrivain, plus qualifié que tout autre, de s'être attelé aux redoutables problèmes qui se poseront hélas encore, malgré les idéologues de la société des Nations, malgré les gloses de ces impérialistes humanitaires que sont les Américains.

Libertins et Amoureuses, **par GEORGES MONGREDIEN (Perrine).**

Alexandre Dumas avait esquissé, à larges traits romantiques, cette société précieuse qui se réunissait à l'hôtel de Rambouillet. M. Georges Mongrédien, de qui les nombreux ouvrages antérieurs sur le XVII[e] siècle ont fait connaître la grande érudition et un sens historique tout particulier, a repris ces personnages illustres : Mlle Paulet, l'Abbé de Pure, Benserade, Ninon de Lenclos, d'autres encore et les a fait revivre dans une atmosphère bien française de frivolité, d'amour et de délicatesse. On appréciera certainement ces tableaux vigoureusement peints de cette société qui fut l'une des plus brillantes parmi les cénacles de France, et qui annonçait le XVIII[e] siècle.

La tour contre la Mort, **par Paul de STŒCKLIN (Rieder).**

Ce sont deux longues nouvelles — deux petit romans — qui diffèrent beaucoup l'un de l'autre, autant par l'atmosphère que par leur technique : le premier, qui s'intitule « Princesse de Palace », évoque la vie brillante et artificielle que mènent les habitués des grands hôtels, et ce thème permet à M. Paul de Stœcklin de trouver des notations neuves et judicieuses; la seconde nouvelle, qui donne le titre au volume, se réclame d'un certain classicisme, encore qu'il soit traité avec une désinvolture qui n'est pas sans charme : c'est l'histoire d'un écrivain qui se trouve placé dans la même situation qu'Œdipe-Roi. Ce volume, d'une lecture agréable, ne manquera pas d'intéresser les lecteurs qui cherchent un délassement passager.

PEGUY ECOLIER

C'est au lycée d'Orléans, à la rentrée de Pâques 1885, que Charles Péguy commença ses études. Il entrait en sixième, et récitait rosa, la rose en zézayant un peu, mais avec une onction extraordinaire, — nous dit M. Marcel Abrahame, qui évoque ces souvenirs dans un cahier d'hommage à Péguy, publié par la N. R. F. Les autres en étaient déjà aux verbes irréguliers, et quand on composa en thème latin, on s'attendait à le voir dernier: il fut second. Ce fut toujours un bon élève.

Sur un de ses devoirs, une analyse du Cid qu'il eut à faire quand il était en troisième, on lit cette annotation de son professeur: "Excellent travail plein de remarques judicieuses; je n'y reprendrais qu'un trop grand luxe de citations. On doit citer, en vers, une expression, mais non une tirade". Un de ses professeurs lui fit aussi cette observation: "Ne faites pas de trop longues phrases". On lui reprochait des "expressions de langage familier" et certains mots qui revenaint "comme un refrain". Que durent penser ses maîtres quand ils lurent les "Cahiers de la Quinzaine"?

***

La classe de philosophie, au lycée, l'intéressa peu. Le professeur en était resté à Victor Cousin. Charles Péguy préféra le football.

Il devint le président de l'Union sportive du lycée d'Orléans, récemment fondée. Comme sportif, il était un peu lourdaud. Ses rétablissements manquaient de grâce. Il aimait nager, mais il faillit se noyer dans la Loire. Cependant, il était vigoureux, et surtout il avait l'âme d'un chef.

Avec sa pèlerine et ses gros souliers, il se souciait peu d'élégance. Mais il décida que pour le prochain championnat, l'U. S. L. O. aurait son uniforme sportif. On ne disposait pas de fonds considérables. Péguy choisit un médiocre maillot à rayures, un béret, une ceinture de coton bleu. Pour le reste, le pantalon et les chaussures "de tous les jours!" L'équipe, ravie de son uniforme et galvanisée par son chef, fit merveille. Ce fut elle qui l'emporta

ARTS EGYPTIEN, GREC ET ROMAIN COMPARÉS

Conférence de M. A. Mairet, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Genève

M. Alexandre Mairet, professeur à l'Ecole des Beaux Arts de Genève a fait, dans cette ville, le 4 Mars dernier une conférence fort intéressante sur l'Art Egyptien comparé avec l'Art Grec et Romain.

Nous en extrayons les passages suivants qui feront mieux comprendre à nos lecteurs la beauté de l'art égyptien, trop souvent rabaissé au profit des Arts grec et Romain.

— Les études universitaires habituent les jeuns gens, qui, chaque année renouvellent la classe dite "cultivée", à qualifier les ouvrages littéraires des Grecs et des Latins du mot néfaste de classiques.

— Ce vocable a faussé l'esprit du public, parcequ'il sous-entend une idée de perfection presque absolue, universelle, éternelle.

— Les étudiants ne se vouant qu'à l'étude du grec et du latin (l'hébreu est laissé aux théologiens) on en a conclu inconsciemment que ces langues sont les premières en date arrivées à ce degré de perfection qui légitime notre admiration, notre étude. De ce fait les Grecs et les Latins furent nommés les anciens, l'époque pendant laquelle furent créés les oeuvres dites classiques, l'antiquité et ceux qui s'intéressèrent à l'étude des oeuvres d'art de ce temps, les archéologues, autrement dit ceux qui firent des discours sur les anciens.

— Quels furent ces discours ?

— D'infinies dissertations sur la perfection qu'on nomme beauté, idéal. Une science toute spéciale fut même fondée pour l'étude de cette perfection, de cette beauté, ce fut l'esthétique.

— Les Grecs étant considérés comme classiques on fut persuadé qu'il en était de leur oeuvre sculpturale et architecturale comme de leur littérature, c'est-à-dire qu'elle était la plus ancienne (antique) et qu'elle était parfaite. On s'enquit donc des œuvres d'art plastiques. On fouilla la terre dite classique, et les statues, les monuments qu'on découvrit en Italie, furent considérés comme parfaits.

— Si les travaux d'art de la Renaissance furent admirés d'emblée, sans restriction, sans examen, c'est que le mot Renaissance sous-entend le renouvellement ou la résurrection des règles qui nous valurent les oeuvres de l'Antiquité.

— Inconsciemment les savants ont tout rapporté au crédo classique, au modèle grec, car, pensent-ils en bons élèves universitaires, ce qui a existé avant et ailleurs qu'en Grèce et à Rome ne peut être admirable et reproduire la "noble émotion esthétique". Ainsi s'explique l'esprit critique des savants envers l'art égyptien, la prudence des égyptologues quand ils parlent de cet art, tandis qu'aucune retenue ne caractérise leurs discours quand ils parlent de la statuaire et de l'architecture hellèniques.

— Un égyptologue des plus en vue ne vient-il pas affirmer que l'art égyptien ne réalise pas le beau parcequ'il ne possède pas les proportions qu'on peut remarquer dans toutes les œuvres grecques. Les œuvres qui jalonnent les bords du Nil sont colossales dit-on. Affirmation facile qui dénote chez l'Egyptologue le préjugé classique de la belle harmonie, de la beauté grecque et, de prime abord, le mépris indulgent pout tout ce qui n'est pas grec. Il a méticuleusement étudié les oeuvres et les monuments, mais il n'a pas su voir leur caractère spécial. Les colosses égyptiens existent, mais ils ne caractérisent pas l'art égyptien, pas plus que le colosse de Rhodes ne caractérise l'art grec.



Statue de Ramsès II à Sakkara



Les colosses de Memnon

— Au reste une simple comparaison rétablit mieux les choses qu'une longue dissertation. Les deux colosses en grès rouge nommés les deux Memnons, situés sur la rive gauche du Nil, mesurent seize mètres de haut. La grande statue d'Athéna, la précieuse Parthénos d'ivoire et d'or qu'abritait le Parthénon, mesurait dix mètres de haut, douze avec son piédestal. Le Zeus d'Olympie que Phidias exécuta de 437 à 432, était prodigieux par les dimensions, le dieu avait, assis, environ douze mètres de haut et quatorze avec son piédestal. Ces colosses d'or et d'ivoire constituaient dans l'antiquité, le principal titre d'honneur de Phidias.

— Et puis il faut considérer l'emplacement des uns et des autres. Les deux colosses de Memnon, situés en plein air, peut-être autrefois auprès des pylones de l'entrée d'un temple disparu d'Aménothes III, étaient-ils plus à l'échelle, en harmonie avec ce qui les entouraient et l'immensité de la plaine que l'Athéna et le Zeus qui devaient paraître certainement trop grands dans les temples qui les contenaient. On a quelque peine à se les représenter logés de telle façon.

— Lorsqu'on fait aux Egyptiens le reproche d'avoir fait colossal, il faut spécifier les choses et ne pas parler des Grecs comme s'ils n'avaient accomplis des oeuvres à l'échelle de l'Apollon du Belvédère.

— Il est regrettable que M. Maspéro entre autres, ait conservé, malgré tout ce préjugé classique, esthétique, universitaire, qui l'a induit en erreur quant à son jugement sur l'art égyptien ; il avait pourtant trouvé une formule qui paraissait devoir l'éclairer : "L'art de l'Egypte est comme le reste de sa civilisation, le produit du sol africain".



Le temple de Philæ

— Malgré cela il en est venu très vite à l'appréciation esthétique, classique, ce qui lui fait dire : "En somme toutes les formes de l'art, architecture, sculpture, peinture tendent, non pas *à la recherche désintéressée du beau*, mais à la réalisation de l'utile".

— Comme si le Grecs avaient poursuivi la recherche désintéressée du beau ! car la phrase de M. Maspéro laisse bien entendre qu'il compare avec l'art grec qui aurait poursuivi cette recherche.

— Les Hellènes du temps de Périclès, de Phidias et d'Ictinos, c'est-à-dire de l'époque pendant laquelle fut élevé le Parthénon, le *Vème*, siècle, n'ont point recherché la beauté que sous-entendent les savants, les archéologues parce que, comme l'a dit un peintre français, leur art était l'expression de leurs sentiments religieux comme l'art égyptien, l'art bysantin, l'art gothique, ce qui ne veut pas dire infériorité ou négligence de la réalisation la plus expressive. "Un souci aussi pressant de l'Utile" dit Maspéro n'était pas sans peser lourdement sur l'indépendance de l'art et de l'artiste. Celui-ci, obligé de songer avant tout au bien des êtres pour lesquels il travaillait, n'était pas libre de s'abandonner à son inspiration, ni de s'écarter des règles où la religion l'emprisonnait. "Il reconnaît cependant que l'artiste pouvait, jusqu'à un certain point, y associer les motifs à son gré, les entremêler, les disjoindres, les alterner, les rompre sans que personne songeât à le contrarier.

— Il en était absolument de même pour l'artiste grec qui avait à se soumettre à un programme défini et il était même parfois fort contrarié par les exigences sacerdotales des prêtres, comme ce fut le cas par exemple pour Mnésiclès lors de la construction des propylées auxquels il ne put donner le développement qu'il avait proposé.

— Parlant de l'architecture de l'ancien empire, Maspéro dit textuellement: "la richesse de la taille des matériaux, la perfection des coupes et des joints... la hardiesse des lignes.... tout se réunit pour composer un ensemble unique.... ici l'architecture produit son effet sans secours étranger, par la pureté des lignes et par la justesse des lignes et par la justesse des proportions". Or que peut on dire de plus? Ceci n'est il pas une considération capitale ? On ne peut dire davantage de l'art grec.

— Parlant de la peinture égyptienne, l'archéologue, là encore, ne comprend pas la grande qualité d'un art qui s'harmonise avec la sculpture.

(voir la suite en page 10)



L'allée des Béliers à Karnak

LE BAL D'ENFANTS DE SAN STEFANO

Le 20 Septembre, eut lieu au Casino San Stefano un grand bal-masqué et travesti pour enfants qui réunit dans un cadre idéal, des amours de petites poupées avec leurs cavaliers servants.

La salle superbement décorée était d'une telle féerie, qu'elle faisait mieux ressortir la grâce des convives et le charme des masques.

La tâche du Jury n'était pas facile à en juger par les nombreux lauréats qui s'étaient parés de façon à mériter des premiers prix.

La fête fut ouverte par des danses classiques exécutées par de petites filles. C'était charmant, et quand Mlle. Springlay évolua gracieuse et légère sur la musique de Kreisler ce fut un vrai régal. Mademoiselle Marcovitch au mouvement harmonieux, fut un "soldat de plomb" d'une grâce infinie, et Mademoiselle Chevalier dansa avec brio une tarentelle.

Enfin, apès le défilé des autos fleuries (car le bal eut lieu en même temps que la célébration de la fête Piedi Grotta) qui fut une exhibition des plus réussies, eut lieu la distribution des prix. Des médailles en or, en argent, et en bronze furent offertes aux lauréats pour le costume le plus beau, le plus original, et le meilleur groupe.

Ce fut une fête pleine d'entrain qui laisssera un souvenir ineffaçable dans les charmantes petites têtes de nos jeunes alexandrins.

LEBECH.



Une scène de la fête Piedi Grotta.

Un groupe d'enfants qui prirent part au Bal Masqué de San Stefano.

CEUX DONT ON PARLE



Le Général PRIMO DE RIVERA vient d'annoncer dernièrement dans un manifeste qu'il va doter l'Espagne d'une nouvelle constitution.



M. HOPKIN MORRIS



Sir HENRY BETTERTON



M. HENRY SNELL

Tous trois membres de la commission d'Enquête en Palestine où ils se rendront prochainement



Le baron TANAKA, célèbre diplomate japonais, ex-premier ministre, qui vient de mourir dernièrement des suites d'une attaque d'apoplexie



L'aviateur COSTES qui vient de tenter de battre le record de distance en ligne droite.



Le professeur JEAN MARIE CARRÉ vient d'arriver en Egypte où il a été nommé professeur de littérature française à l'Université Egyptienne



Le CARDINAL DUBOIS dont on a annoncé la mort il y a quelques jours.



KHOLOUSSY BEY, ministre d'Egypte à Téhéran dont le décès a causé une profonde émotion dans les milieux égyptiens.

SA SAINTETÉ PIE XI

ENFANCE ET JEUNESSE

A l'occasion des cinquante années passées dans le clergé par S. S. Pie XI, qui seront fêtées dans quelques jours, nous croyons bon de donner à nos lecteurs, un aperçu biographique sur l'enfance et la jeunesse du Souverain Pontife.

Desio, grosse bourgade, à dix-huit kilomètres au nord de Milan. C'est la plaine de Lombardie, immense tapis, uniformément plat, verdoyant, fertile, avec ses cultures maraîchères, ses moissons, ses arbres fruitiers et, çà et là, des villages qu'indique un blanc campanile à deux étages, classique dans le nord de l'Italie. Au long de la route de Lugano à Milan, Desio aligne ses maisons, blanches de poussière et de soleil. Sans avoir le morne aspect d'une banlieue de grande ville, Desio n'a pas non plus une réelle physionomie villageoise. Quelques anciennes filatures de laine et de soie continuent de mettre une certaine activité parmi ces habitations rurales. Une imposante église, à façade XVIII[e] siècle, domine cette grand'place, où des forains étalent leurs marchandises. En retrait, sur le côté de l'église, à l'ombre de la coupole, un immeuble assez considérable, avec ses deux portes cochères, sa trentaine de fenêtres, abritait jadis la filature des frères Conti, de Pusiano. Vers 1850, Francesco Ratti s'y fixait, en qualité de directeur de l'usine.

S. S. Pie XI sur son trône pontifical.

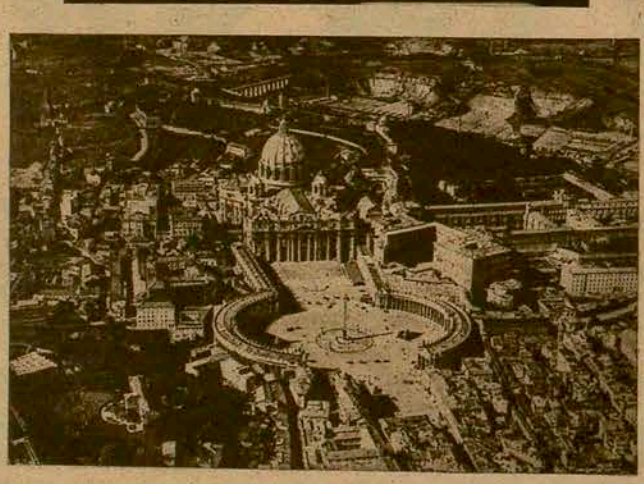
Originaire de l'Alta Brianza, homme simple, exact, sincèrement pieux, il avait épousé une femme digne de lui, Teresa Galli. Ils occupaient la pointe de cette grande maison, dont on a conservé soigneusement les principales pièces : aux murs de la salle à manger, sont encore suspendus les portraits de M. et Mme Ratti ; la cuisine a la même cheminée et les mêmes fenêtres à carreaux. La pièce d'angle du premier étage, donnant sur la rue, est bien reconnaissable extérieurement à son petit balcon en fer : elle vit naître, au matin du 31 mai 1857, Achille Ratti, quatrième et avant-dernier enfant de cette honnête et laborieuse famille. La chambre historique, tout en conservant sa simplicité, ses poutres rustiques, son pavement de briques rouges, a été convertie en chapelle ; un autel s'y dresse, avec l'image du saint martyr Achilleus, et sur la porte une inscription rappelle à souhait la parole évangélique : *Domus mea, domus orationis vocabitur.*

Dès le lendemain, 1[er] juin, le nouveau-né reçut la grâce du baptême, avec les noms d'Ambroise-Damien-Achille. On ne passe pas sans émotion la grille de ce baptistère, où il fut fait enfant de Dieu, avant qu'il devînt un jour Vicaire de Jésus-Christ. Près des fonts, a été érigé un buste de Sa Sainteté Pie XI.

Cette âme naturellement recueillie et sérieuse devait s'orienter d'instinct vers l'état ecclésiastique. Son goût de l'étude, sa gravité précoce n'avaient pas échappé à Mgr de Calabiana, l'archevêque de Milan, qui se plaisait à l'appeler « son jeune vieux ». Du petit séminaire de Saint-Pierre Martyr, Achille Ratti passa au séminaire de Monza pour achever ses humanités. Puis il fit une année de philosophie au *Collegio San Carlo*, à Milan, où il subit avec succès l'examen du baccalauréat.

Son *Collegio San Carlo*, Achille Ratti ne l'oubliera jamais. La Congrégation diocésaine des Oblats de Saint-Charles, fondée par les cardinaux Borromée dirige admirablement cette maison d'éducation au *Corso Magenta*, près du vieux couvent des Dominicains, illustré par la *Cène* de Léonard de Vinci, et où Bramante a créé cette merveilleuse église rose, qu'est la *Madonna delle Grazie*. Les Oblats de Saint-Charles constituent une élite du clergé milanais. Non seulement Achille Ratti fera lui-même profession d'Oblat, en devenant bibliothécaire, mais ce *Collegio San Carlo* le reverra presque chaque soir : il y joue au billard pour se détendre un peu des travaux de l'Ambrosienne. La salle de billard a disparu, laissant place à une nouvelle chapelle. Toutefois, reste encore la salle de classe, — une chambre d'ancien *palazzo*, aux boiseries décorées de peintures pompéiennes, — où, durant l'année scolaire 74-75, Mgr Talamoni enseigna la philosophie au futur Pape. « J'étais forcé de préparer minutieusement mes cours, pour être en mesure d'affronter un tel élève... » déclare-t-il. Au reste, Achille Ratti ne montrait pas moins de dispositions pour les mathématiques, tellement qu'il s'en fallut de peu qu'on ne le spécialisât dans les sciences. Il serait sans doute encore professeur dans quelque collège de Lombardie. A quoi tient la destinée !

Il arrive donc au Grand Séminaire. On lui fait enseigner, entre temps, l'arithmétique et le latin aux élèves de Saint-Pierre Martyr. Il reçoit le diaconat, à vingt-deux ans. Son archevêque l'envoie à Rome, en octobre 1879, pour compléter ses études.



Vue générale du Vatican.

Obscur et quotidien labeur au Collège Lombard et à l'Université Grégorienne. Préparation immédiate au sacerdoce, qu'il recevra à Saint-Jean de Latran, le 20 Décembre 1879, samedi des Quatre-Temps de Noël. Son père et l'un de ses frères, Fermo, sont venus s'agenouiller sous la bénédiction du nouveau prêtre. Il dit ses premières messes à Saint-Charles au Corso, où est conservé le cœur du grand archevêque de Milan, à Saint-André du Quirinal, dans la cellule de l'angélique Stanislas Kostka, au tombeau de Saint-Pierre, sur le fondement même de l'Église.

Don Ratti se remet au travail assidûment, pendant trois années, qu'il couronne d'un doctorat en droit canonique à l'Université Grégorienne et d'un doctorat en théologie à la Sapience. A cette époque de rénovation thomiste, Léon XIII instituait l'Académie de Saint-Thomas, pour l'enseignement scolastique. Un étudiant y était particulièrement remarqué : le registre de l'Académie atteste que le candidat Achille Ratti obtint vingt-cinq points sur vingt-cinq, aux épreuves de doctorat en philosophie. Et devant quel jury ! Le Père Liberatore présenta le jeune docteur à Léon XIII, qui, en un geste prophétique, lui imposa longuement sa main sur la tête.

De retour à Milan, en juillet 1882, don Ratti se voit destiné à l'enseignement. D'abord vicaire intérimaire de la petite paroisse de Barni-en-Valassina, il reçoit, pour la rentrée des classes, sa nomination de professeur d'éloquence sacrée et de théologie au grand séminaire de Milan. Il exercera, pendant cinq ans, ce ministère intellectuel, où vont s'affermir davantage les qualités maîtresses de son esprit. Certes, il entend mener son œuvre moins en dilettante qu'en savant ! Tous les anciens élèves témoignent de sa capacité de travail de sa méthode rigoureuse, de son amour des textes, de son exactitude et de sa pondération. Même dans sa chaire de théologie, il est déjà de ces consciencieux qui, répugnant aux généralisations sommaires, ne se permettent quelques heures de synthèse qu'après des années de patiente analyse. Bref, il réunit un tel ensemble de notes, qu'une vacance se produisant, en 1888, parmi les docteurs de l'Ambrosienne, on le détermine à poser sa candidature.

L'Ambrosienne, une des premières bibliothèques du monde, eut pour fondateur le Cardinal Frédéric Borromée, cousin et successeur de Saint Charles sur le siège de Milan.

Le préfet de l'Ambrosienne est alors Mgr Ceriani, grand orientaliste, auquel Achille Ratti vouera un vrai culte : il conduira plus tard, chaque année, sur sa tombe, le personnel de la Bibliothèque. Mgr Ceriani a d'ailleurs la plus haute idée de son disciple, dont il fait aussi son confesseur. Il lui donne des missions de confiance : on voit le docteur Ratti à Vienne, à Paris, à Londres, à Rome, explorant bibliothèques et musées, consultant les hommes de science. Il écrit, en cours de vovage, quelques billets hâtifs à son préfet.

A la mort de Mgr Ceriani, en 1907, le Docteur Ratti, en même temps qu'il est nommé Prélat de sa Sainteté, devient Préfet de l'Ambrosienne, où sa régularité, son esprit d'organisation, sa joie de servir restent légendaires. En plein travail à son bureau, déchiffrant de manuscrits, corrigeant des épreuves, feuilletant des dossiers, il n'en réserve pas moins le meilleur accueil aux visiteurs, avec ce regard profond et doux, qui est l'expression d'une bonté réfléchie et d'un dévouement austère. Il assure, en même temps, les cours d'hébreu au Grand Séminaire. En 1912, il est appelé à Rome, où avec le titre de chanoine de Saint-Pierre et de Protonotaire Apostolique, il prendra la succession de R. P. Ehrle, comme préfet de la vaticane, jusqu'en 1918.



Le Souverain Pontife se promenant dans les jardins du Vatican.

Ainsi, c'est dans l'ambiance des bibliothèques, que son activité se déploie en majeure partie. Il n'entend d'ailleurs pas cultiver la science pour la science, mais, dit-il, la science pour la vie, et ces trente ans d'existence cachée sont une providentielle préparation. Elles lui permettront de recueillir les leçons de l'histoire en perpétuel recommencement, d'exercer sa compréhension politique des hommes et des événements, qui est une des dominantes de son caractère. L'Ambrosienne et la Vaticane sont les temples de la science, les écoles de diplomatie, les hauts observatoires, où Mgr Ratti fait, à son insu, l'apprentissage du Souverain Pontificat.

Mondanités

— S. E. Ibrahim Yehia pacha, président du parti de l'Ittehad, est rentré d'Europe, avec Mme Yehia Pacha et son fils Ibrahim bey Yehia à bord du "Champollion", le 23 septembre dernier.

Une très nombreuse assistance de hautes personnalités du Caire et d'Alexandrie, a souhaité la bienvenue au distingué homme d'Etat à sa descente du bateau.

***

— S. A. la Princesse Yechach Work d'Abyssinie, accompagnée par une suite nombreuse, fit récemment un séjour au Caire et ensuite à Alexandrie, d'où elle se rendit en Palestine. La Princesse compte revenir à Alexandrie au courant du mois, après son pèlerinage en Terre Sainte.

***

— S. E. Ismail Sidky pacha et sa famille sont rentrés le 23 septembre dernier en Egypte, après avoir passé plusieurs mois en Europe.

***

— Riad bey Affifi, le sympathique directeur des journaux "Ittehad" et "La Liberté", est revenu en Egypte avec sa famille, de Syrie où il passé les mois d'été dans les montagnes du Liban.

Quelques heures aprés son arrivée au Caire, Riad bey Affifi s'est rendu à Alexandrie, pour signer au registre du palais de S. M. le Roi, et pour reprendre contact avec les collègues de son parti.

***

— M. Petit, l'expert français en matières de douanes, spécialement engagé par le gouvernement Egyptien pour établir le nouveau régime des douanes pour 1930, est rentré en Egypte, le 30 septembre, de son congé en France.

***

— M. Berget, proviseur du lycée Français et Mme Berget, sont revenus de leur séjour estival en France, pour la réouverture de leur magnifique établissement scolaire, celle-ci ayant eu lieu le 2 octobre.

***

— Mme Maurice Gélat, femme du Dr. Gélat, est de retour au Caire avec ses enfants après avoir passé plusieurs mois en Suisse. Le Docteur, retenu en Egypte par sa nombreuse clientèle, n'a pas pu prendre de congé cette année.

***

— Mme Mohamed Mahmoud pacha et ses enfants sont rentrés au Caire, venant d'Europe.

***

— Mme Gélat, mère de notre confrère Edgad Gallad, rédacteur en chef de "La Liberté", et Mlle Gélat sont de retour en Egypte de Syrie, où elles ont passé les mois d'été dans la montagne.

***

— S. A. S. le Prince Kamel El Din, s'est embarqué à nouveau pour l'Europe. Il rentrera en Egypte au mois de novembre.

***

— Le Juge et Mme Pierre Crabitès sont attendus au Gaire le 16 octobre, revenant de Rhodes, où ils ont passé une grande partie de l'été.

***

— M. et Mme Oswald Finney doivent rentrer le 9 octobre à Alexandrie, après avoir visité la France et l'Angleterre pendant leur séjour en Europe.

***

— M. et Mme Georges Vaucher sont de retour au Caire après avoir passé trois mois de vacances en Europe.

***

— S. E. Hassan Mazloum pacha, directeur général des Postes, est rentré hier d'Europe où il a passé son congé.

Délégué du gouvernement Egyptien au Congrès des Postes, tenu récemment à Londres, S. E. Mazloun pacha soumettra prochainement son rapport sur les travaux du Congrès, au Ministre des Communications.

***

— M. et Mme Georges Kher sont rentrés en Egypte du Liban où ils ont passé plusieurs mois dans la montagne.

Quelques jours avant leur départ M. et Mme Kher ont eu un terrible accident d'automobile; se rendant de Sofar pour diner à Aley, leur chauffeur fut aveuglé par les phares de plusieurs autos remontant de Beyrouth, et, donnant un faux mouvement au volant, les deux roues de l'auto sortirent du chemin. La voiture fit quatre culbutes complètes en dégringolant dans le ravin; par un véritable miracle les occupants de l'auto ne furent pas trop affectés dans cette affreuse chûte

Le plus gravement atteint fut M. Kher qui se cassa le bras gauche près de l'épaule; Mme Kher, très sévèrement contusionnée, dut être transportée à son hôtel où les médecins appelés en toute hâte prodiguèrent leurs soins aux blesés.

En allant prendre des nouvelles des rescapés, dans leur nouvel appartement, rue Kasr el Nil, nous avons pu heureusement constater que la beauté de Mme Kher n'a nullement souffert de son accident; il y a heureusement une Providence pour les jolies femmes!

***

— M. Emile Zaidan est rentré de Syrie où il était allé passer quelques jours auprès de Mme Zaidan.

Mme E. Zaidan qui se trouve toujours en Syrie ne rentrera au Caire qu'à la fin du mois courant.

***

— M. Bettino Conegliano, l'impresario bien connu du Théâtre de l'Alhambra à Alexandrie, est rentré de voyage avec sa famille.

Pendant son séjour en Europe il a consacré la plus grande partie de ses vacances à établir un magnifique programme artistique pour la plus grande satisfaction de son élégante clientèle d'Alexandrie.

***

— Sir Bertram Hornsby, gouverneur de la National Bank du Caire, est rentré de congé avec Lady Hornsby.

***

— M. Jean Marie Carré, l'éminent professeur de littérature française à la Sorbonne, nommé Doyen de la Faculté des Lettres à l'Université Egyptienne, est arrivé samedi dernier à Alexandrie sur le "Lotus", avec Mme Carré.

Le Dr. Mahmoud, professeur à l'Ecole Supérieure de comptabilité et de Commerce, ancien élève du distingué professeur Carré s'était rendu à Alexandrie pour le recevoir et l'accompagner jusqu'au Caire.

***

— S. E. le marquis Paterno di Manchi, Ministre plénipotentiaire d'Italie en Egypte, et la marquise di Manchi, sont partis en congé de six semaines pour l'Italie.

Propos

"On ne peut faire un pas au Caire, me disait l'autre jour une dame de mes amies, sans être en butte aux plaisanteries grossières des messieurs attablés sur les terrasses des cafés. Que ce soit rue Emad Eddine, Avenue Fouad ou ailleurs, c'est pareil. Les mêmes mots sont lancés accompagnés parfois de gestes suggestifs. Si on a le malheur de riposter, c'est une avalanche d'injures et de quolibets triviaux. Si l'on se tait, ils en profitent pour continuer de plus belle. Alors ?"

Alors, alors, madame, je ne sais pas quoi vous dire, moi ! Vous me mettez dans une situation bien embarrassante.

Certes il est des gens mal élevés qui passent leur journée à flâner dans tous les débits de la ville, et dont la principale occupation est de ne rien faire qu'à débiner les passantes en usant de propos que vous n'avez pas accoutumé d'entendre. Mais, pourquoi ne pas le dire, n'êtes-vous pas, vous autres femmes, un peu responsables de la chose ? Si l'on vous manque parfois de respect, si sur votre passage quelque mot égrillard choque votre oreille, n'avez-vous pas, par la liberté de votre mise, par le décolletage de votre gorge et de vos bras, par la façon de découvrir votre jambe (Et Dieu sait si elle est bien faite !) plus haut que le genou, n'avez-vous pas provoqué et ce manque de respect et ce mot égrillard dont vous vous plaignez ?

"La mode actuelle le veut, me direz-vous"

A cela je répondrai : autres modes, autres mœurs.

Où est-il le temps où pour une cheville découverte on criait au scandale et où les jeunes filles n'allaient au cinéma qu'une fois tous les mois ?

Encore fallait-il que le film fût vu et approuvé par le chef de famille.

Cela fait maintenant tout simplement sourire et quelle est la lycéenne qui disait l'autre jour à ses amies ne point vouloir prendre sa mère à telle représentation de peur que celle-ci ne fût choquée par certaines scènes qu'on lui avait décrites ?

Pas plus !

Evidemment cela ne veut pas dire que ces messieurs dont vous parlez n'aient pas tort et ils mériteraient d'être tancés vertement pour leur inconduite ; mais ils auraient pour se défendre à invoquer les circonstances atténuantes dont j'ai parlé plus haut.

Et puis après tout, madame, ces quolibets dont vous vous plaignez, ne sont-ils pas le plus magnifique hommage rendu à votre jeunesse et à votre beauté ?

Un moment viendra où vous regretterez, je vous assure, de traverser ces mêmes rues parmi ce même public, sans entendre les murmures d'admiration qui soulignent aujourd'hui votre passage. C'est alors que vous aurez lieu de vous lamenter, car ce sera le signe le plus certain de votre déclin.

Echo.

Arts Egyptien, Grec et Romain comparés

(suite de la page 7)

— Par contre, lorsqu'un savant parle de la sculpture sous Louis XVI, des bas reliefs de la Porte St. Denis, par exemple, il trouvera les mots suivants : "Comme on le voit, la statuaire était subordonnée à l'architecture, c'est son principal mérite fort remarquable, puisqu'il est conforme aux lois normales de la sculpture monumentale". Et on ne s'aperçoit pas qu'en disant de la peinture égyptienne qu'elle "s'éleva rarement à la dignité d'un art autonome" on blâme ce qu'ailleurs on loue comme "un mérite fort et un mérite remarquable".

— Voilà comment le préjugé classique embrume la simple compréhension des choses. Car ne veut-on pas toujours comparer l'architecture égyptienne à l'architecture grecque ? Mais, voyons Messieurs, vous qui êtes allés à Athènes puis en Egypte, n'avez vous pas compris la correspondance des formes architecturales au pays où elles furent réalisées ? Au désert de grandes murailles enveloppant les cours et les portiques, les préservant des sables envahisseurs. Pour celui qui a vu les temples égyptiens, il semble qu'en un pays pareil la chose ne peut se concevoir autrement. Voyez-vous un portique extérieur comme celui du Parthénon entourer le temple de Denderah, affrontant les sables ?

— Mais voyons ensemble quelques œuvres de cet art remarquable — Les portraits de Chéphren, du Cheik-El-Beled, sont admirables. Placés à côté des meilleurs portraits grecs et romains, à côté de ceux de Donatello, de Van dyck, de Holbein, de Clouet, les portraits égyptiens restent merveilleux et dignes de la série indiquée. Le caractère est fortement indiqué et l'artiste n'a rien négligé pour donner l'intensité de la vie. Dans les bas reliefs, les égyptiens ont exprimé tout ce qui se peut imaginer. Cultes aux divinités, aux morts, porteurs d'offrandes de fleurs, de fruits, voyages, travaux agricoles, tous les métiers, la chasse, les hauts faits des pharaons. Nous avons montré Ramsès vainqueur des peuplades envahissantes de l'Arabie et de la Syrie. Le Pharaon est grand, colossal, grandeur symbolique mais symbole clair et lisible, car chacun sait que Ramsès n'a qu'un mètre soixante dix environ, mais là il est immense, droit, calme, svelte, élégant comme tout égyptien, il est l'égyptien personnifié. Il tient l'arc tendu : tranquille dans sa puissance, il tire sur les ennemis. Ceux-ci ne sont pas moins expressifs, infiniment petits, mesquins et en désordre, de vrais pigmées, une petite race, une race de rien, une race de fous et dans un désordre qui contraste d'autant plus que tout d'habitude, dans cet art est ordonné avec rigueur.



Cheikh el Beled

— Quant à l'emploi de la couleur dans l'art égyptien, nous pouvons là également admirer avec quel art les peintres ont su exprimer ce qu'ils voulaient. Comme les Grecs, lorsque la matière utilisée est pauvre et terne, les Egyptiens ont rehaussé celle-ci par la couleur. C'est ainsi que certains bas reliefs grecs et égyptiens étaient complètement colorés. Quand la matière était belle par elle-même comme le granit rose en Egypte, le marbre en Crèce, ce ne sont plus que quelques touches de couleur. Comme décoration les peintres se sont servis presque uniquement d'un seul modèle, le lotus, mais ils ont tiré de cette fleur une variété incroyable de motifs. Nous avons ici la pierre de touche de la valeur de l'art égyptien, car vous voyez, ce n'est pas la variété des modèles, de la nature qui est admirable, mais l'imagination, la richesse d'invention de l'intelligence égyptienne, qui, d'un seul modèle, sut tirer une multitude de formes décoratives du plus heureux effet.

Ernest Renan a fait la remarque qu'il ne se trouve dans cette Egypte pas un seul poète, pas un artiste, pas un révolutionnaire, pas un prophète et conclut à la médiocrité !

Il est certain qu'il ne s'y trouve pas une individualité se détachant par son originalité de l'esprit commun de l'Egypte, mais de cela faut-il conclure à la médiocrité ? N'y a-t-il pas un génie égyptien qui tout en étant collectif n'en est pas moins très supérieur. L'Egypte nous laisse par ses tombeaux, ses temples, ses reliefs admirables, son art décoratif, un témoignage qui nous révèle un caractère bien humain, des pensées, des sentiments, une intelligence dont nous pouvons sentir quelque peu la noblesse.

Si notre civilisation laisse percevoir quelques belles individualités, des poètes, des artistes, des révolutionnaires, comme dit Renan, ne serait-ce pas parceque l'ensemble des individus de notre époque, la collectivité est et reste médiocre. Dans vingt siècles quel témoignage artistique laisserons nous ? Il est à craindre que l'Egypte ne paraisse encore avec son art si bien défini, si pur de style et d'une si belle venue, bien supérieur à tout ce qu'aura laissé l'Europe.

Si nous n'avons que quelques individualités remarquables, l'Egypte, elle, avait un peuple entier dont le génie supérieur et collectif dispensait l'individu d'être un révolutionnaire ou un isolé incompris de ses contemporains. Mais comme disait Rodin "Nul ne comprend plus aujourd'hui la puissance de l'âme du Moyen-Age qui posséda, *comme l'âme égyptienne, la vertu collective*."

ALEXANDRE MAIRET.

des gras & des maigres

La guerre, qui a détruit tant de charmantes choses, avait en surplus, dispersé aux quatre vents les membres de la fameuse Société des Cent Kilos, s'il est permis d'employer cette métaphore plus hardie que juste. Il y avait là une lacune profonde, n'en doutez pas. Aussi me suis-je senti tout ragaillardi en apprenant qu'elle venait enfin de se combler. Quantité d'anciens gros hommes, dont l'abdomen ne proéminait plus depuis l'époque des restrictions, ont reconquis la plénitude de leurs formes et regagné, à la force des mâchoires, le lest perdu. La magnifique ampleur de leur panse les incite aux propos sereins. Et ils s'assemblent à nouveau, heureux de constater qu'ils tiennent, tout compte fait plus de place qu'un autre sur notre planète.

Ces gens sont fort sociables. Emile Faguet remarquait, à leur propos :

« L'obèse, étant naturellement obligé de tenir la poitrine en avant et de rejeter la tête en arrière, a, quel que soit du reste son caractère, un air majestueux, imposant et presque conquérant. »

Réflexion pleine de sel et de bon sens. De ce fait, une considération universelle entoure l'homme gras. Il a, selon la célèbre définition, été créé et mis au monde pour voir jusqu'où pouvait aller l'extension de la peau humaine. Et comment pourrait-il se défendre alors d'éprouver un sentiment flatteur en se voyant le point de mire de tous les regards ? C'est Adipeux-Roi.

La langue elle-même s'ingénie à trouver des termes aimables pour le désigner. Elle tient à sa disposition d'indulgentes épithètes : replet, dodu, rebondi, joufflu, rondelet, potelé, grassouillet, boulot, rondouillet. Voilà qui vous a un petit aspect engageant, n'est-ce pas ? Tonneau, barrique pot à tabac, gros plein de soupe, etc. Tenez pour certain qu'il y a au fond de ces boutades une incurable jalousie !

L'homme gras ne se soucie guère de ces attaques. Il est ennemi de la méchanceté. Bon vivant, il fait bien et laisse dire. Ce gaillard, bien en chair, aime la bonne chère. Il ne se contente pas, à déjeuner, de légumes et de biscottes arrosés parcimonieusement d'un demi-verre d'eau minérale ; il exige des mets plus substantiels. Il mange sans repos ni répit et ne quitte le repas que repu.

Les gens secs ne l'aiment guère. Ils prétendent qu'un corps épais ne peut enfermer qu'un esprit débile :

— Dante, Voltaire, Talleyrand, Musset, Vigny, et « tutti quanti », disent-ils, étaient maigres !

Combien d'exemples fameux pourrait-on alléguer à l'encontre de leur thèse ! Shakespeare a fait de son Falstaff l'un des types les plus fantastiques, les plus bouffons, du grand mangeur et du grand buveur. A côté de lui Gargantua s'enorgueillit d'une rotondité formidable et joyeuse. Beaucoup de Rois de France furent gras : Louis VI dit le gros ; Louis XIV, Louis XVI, Louis XVIII, Louis-Philippe.

Dans un amusant chapitre, Théophile Gautier nous a présenté quelques-uns de ses contemporains adipeux et célèbres : Hugo, qui tous les jours, voyait sauter un bouton ou se déchirer une boutonnière ; Balzac, obligé de se faire cercler comme une tonne, de peur d'éclater ; Rossini, dieu de la musique, que l'on prenait pour un hippopotame en culottes ; l'acteur Lablache, payant toujours le triple du prix réclamé à un voyageur ordinaire.

« Si l'on veut essayer la solidité d'un pont nouveau, écrivait-il au sujet de ce dernier, on y fait passer le virtuose. Il défonce tous les planchers de théâtre et ne peut jouer que sur des parquets de madriers. Son poids est celui d'un éléphant adulte. »

Le bon Théo se divertissait. Ses propos allègres ne pouvaient désobliger ceux qu'il avait choisis pour têtes de Turcs.

Dans l'ensemble, les hommes gras ont eu constamment ce qu'on appelle une bonne presse. On comprend aisément la faveur qui les entoure, puisqu'ils dégagent tant de belle et bonne et franche humeur.

Et bien que M. Henri Béraud ait décrit le martyre de l'un d'eux, les Cent-Kilos promèneront encore victorieusement, quoique en soufflant un peu, leur gilet pansu et gonflé, signe certain d'une conscience calme, d'une santé robuste, d'un appétit herculéen. Et les gens maigres auront beau faire : leurs remarques ironiques ne troubleront jamais la souriante majesté des obèses.

***

Comme tout citoyen honnête, comme vous tous, ô mes frères ! j'ai mes idées personnelles sur les gras et les maigres. Je sais et vous savez que la douceur ou la violence peut se dissimuler dans un corps obèse ou sous une enveloppe charnelle éthérée, diaphane, presque irréelle. Mais de là à généraliser, à conclure que tous les hommes gras sont bons et tous les maigres, atrabilaires !... C'est, cependant, ce que nous révèlent des experts d'Amérique. D'après eux, il paraîtrait que les fidèles époux, les employés parfaits, se recrutent exclusivement chez les gens abondamment pourvus de graisse. Au contraire, les voleurs, les repris de justice, les parias de la société, sont d'une maigreur apocalyptique

Les gros triomphent ? Que non ! La statistique, l'ineffable statistique, est là pour les inonder sous la plus réfrigérante des douches.

La statistique, soit dit en passant, est à la fois la science la plus admirable et la plus effarante du monde. On lui fait dire à peu près tout ce que l'on veut. Arme à deux tranchants, elle défend le pour et le contre avec une égale virtuosité. Doit-on s'incliner devant l'affirmation sans appel des chiffres ? Doit-on, au contraire, ne retenir de leurs indications péremptoires que ce que bon nous semble ?

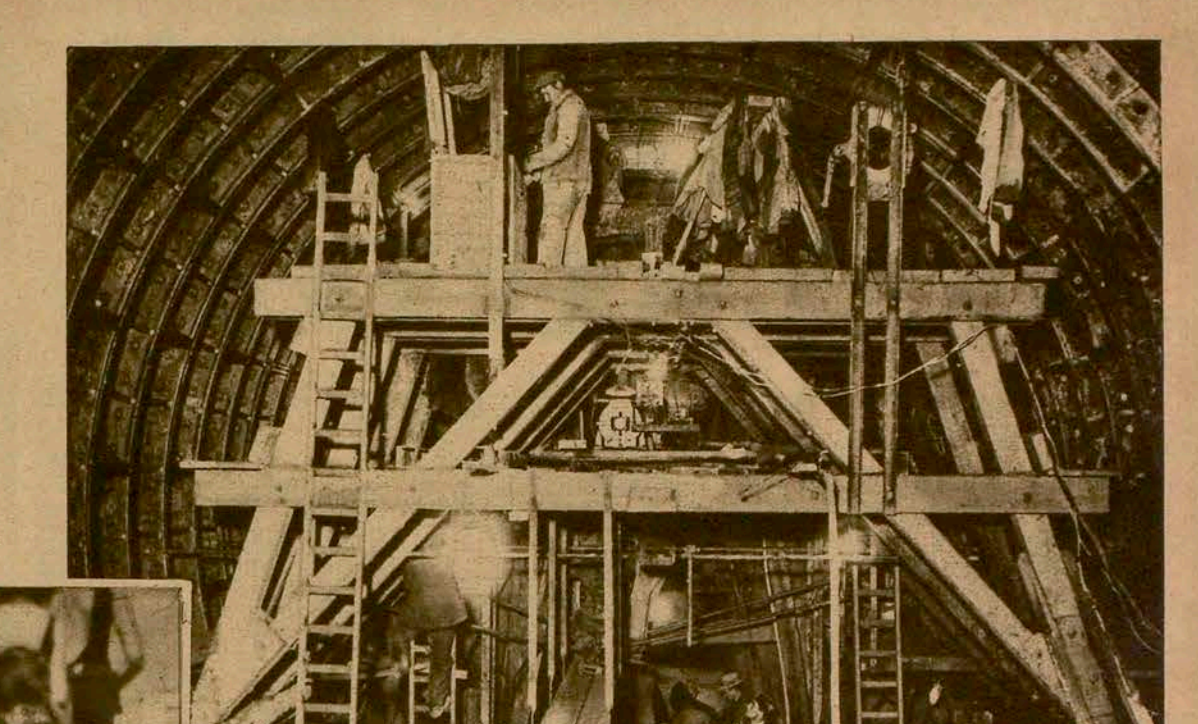
Quoi qu'il en soit, une Compagnie d'assurances a pu établir avec une rigueur cruelle, que les risques de mortalité d'un individu s'accroissent en raison directe de son volume.

« Tout homme ayant une taille inférieure à 1 m 80, qui subit entre trente et quarante ans, une augmentation de poids de 20 % voit mathématiquement ses risques de mort se multiplier dans la proportion de 30 %. Si l'augmentation du poids est de 30 % les risques s'accroissent selon une progression géométrique, qui arrive à dépasser 80 %. Tout au contraire, ceux de nos contemporains dont les chances de survie sont les plus favorables accusent un poids inférieur à la moyenne. »

Qui croire ? Que faire ? Que choisir ? : de la candidature à la mort prochaine ou de la fidélité conjugale assurée ? De la panse rondouillette ou du gilet limande ? En définitive, vaut-il mieux être maigre que gras ? « *That is the question* », disent les Anglais. Les Latins ripostent, en se moquant des chiffres, des pourcentages et des probabilités : « *In medio stat virtus* ». Et ce sont eux les plus sages....

Que pensent de tout ceci nos charmantes égyptiennes. Et selon elles qui font les meilleurs maris, les gras ou les maigres ?

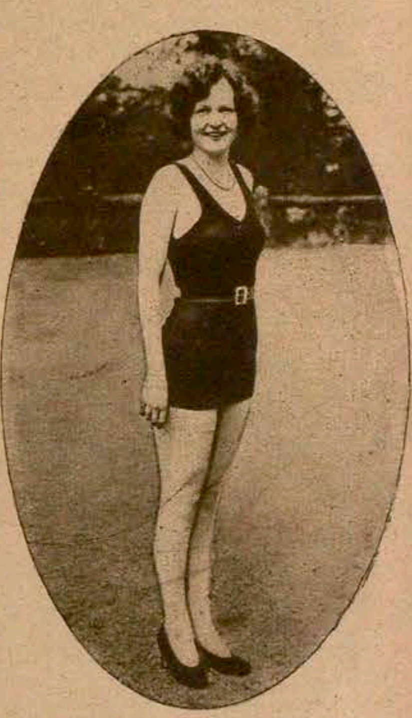




UN NOUVEAU TUNNEL SE CONSTRUIT SOUS LA SEINE.
La nouvelle ligne du métropolitain parisien qui reliera Prés-Saint-Gervais à Jury-sur-Seine comportera un passage sous la Seine.

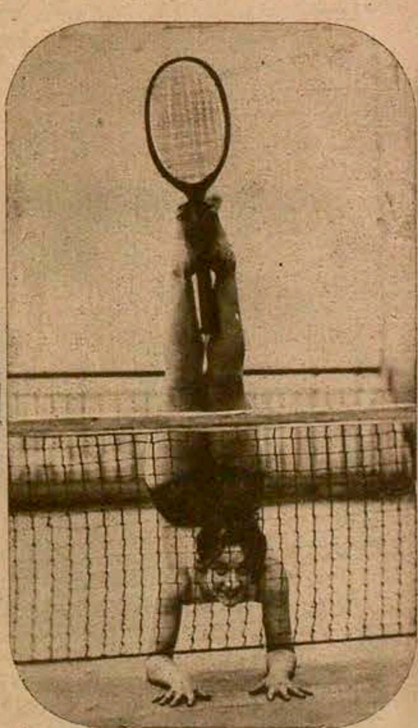


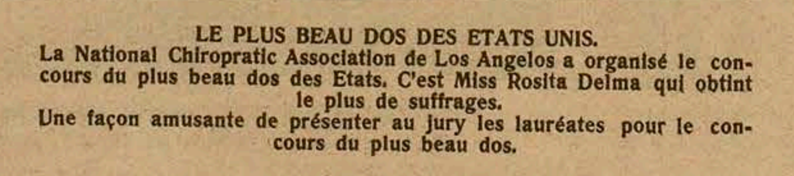
VACANCES A LA MER : LA PLAGE DE BIARRITZ
La célèbre plage de Biarritz, si fréquentée, réunit à cette époque, comme chaque année, les personnalités les plus en vue. Voici. Edmonde Guy et Van Duren donnant sur la plage de Biarritz, une représentation de danses acrobatiques.



Miss Lilian Andrus, qui a reçu le premier prix de beauté au concours de Baltimore, mais dont l'élection fut annulée car elle n'avait pas droit de participer au concours.





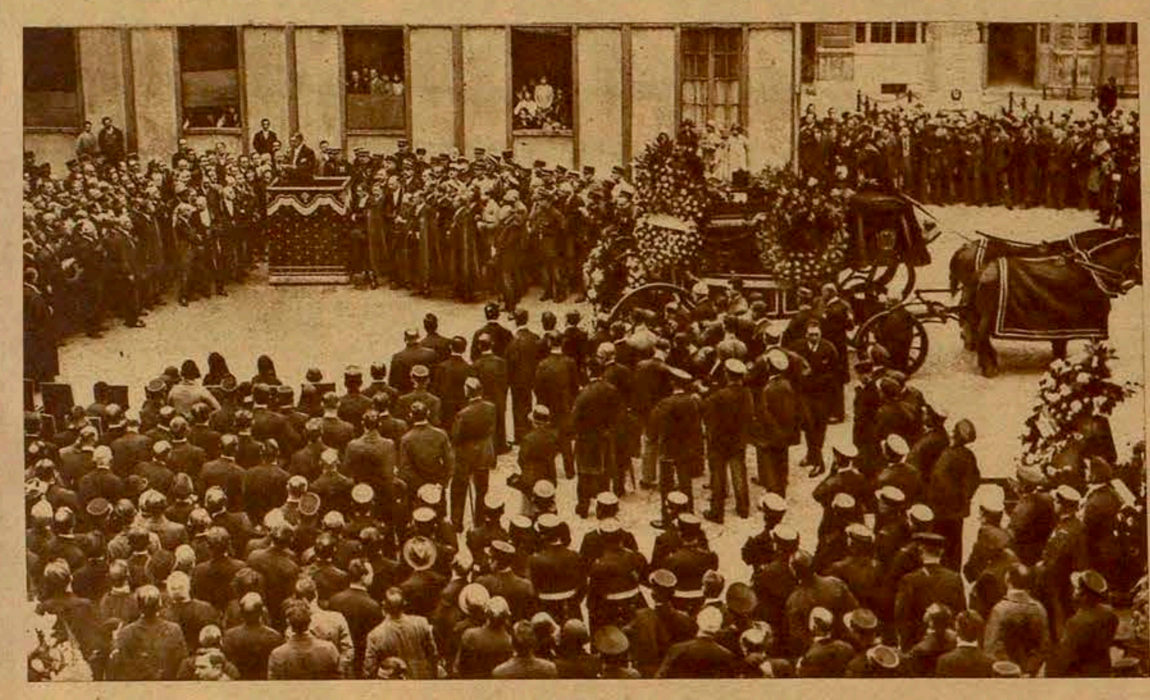


LE PLUS BEAU DOS DES ETATS UNIS.
La National Chiropratic Association de Los Angelos a organisé le concours du plus beau dos des Etats. C'est Miss Rosita Delma qui obtint le plus de suffrages.
Une façon amusante de présenter au jury les lauréates pour le concours du plus beau dos.

LE CONCOURS DES CHEVEUX DU PLUS BEAU BLOND.
Notre photo montre Miss Betty Bannon de Nutley agée de 16 ans dont la chevelure est d'un blond merveilleux.

Miss Helen Gay, championne de tennis, se livre à des acrobaties avec sa raquette, en attendant son partenaire.

IMAGES ACTUALITES



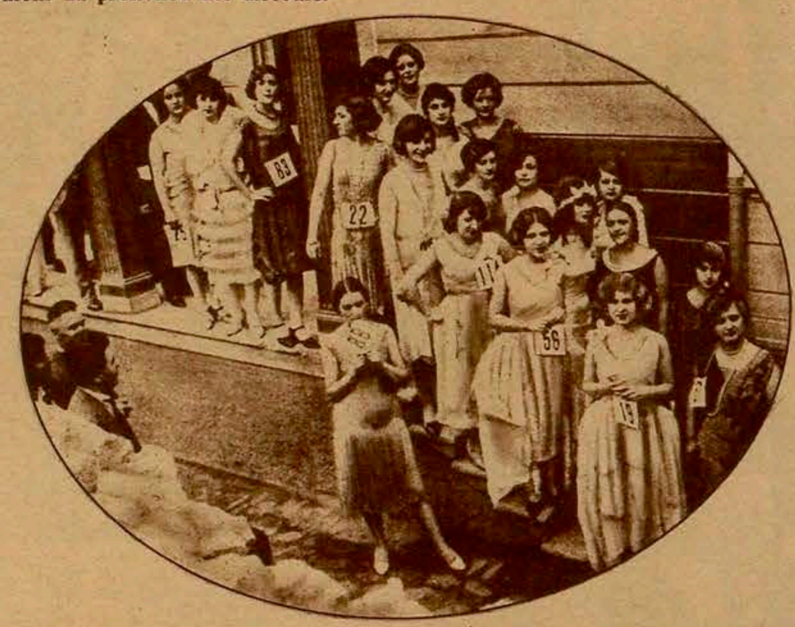
Les obsèques de M. Bayle, inspecteur de l'identité judiciaire de Paris, qui fut assassiné comme on le sait au palais de Justice.
Vue générale prise ou moment du prononcé des discours.



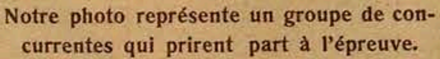
Osman Abaza Pacha avait convié à un banquet les deu
en Egypte. Les voici portant avec pas mal d'éle



Le docteur G. Stresemann, ministre des Affaires Etrangères d'Allemagne, vient de mourir des suites d'une crise cardiaque.



Un concours de beauté eut lieu récemment en Turquie parallèlement à ceux d'Europe.



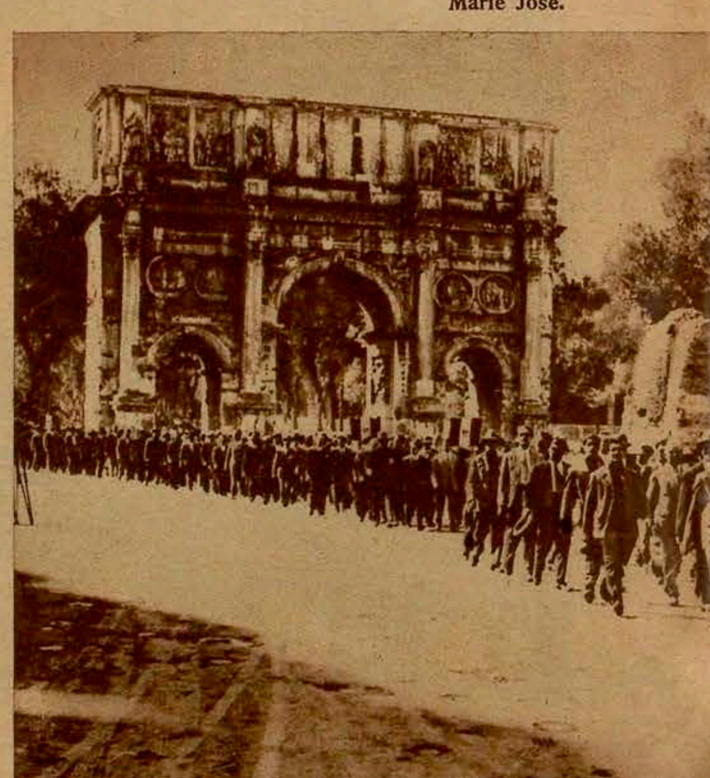
Notre photo représente un groupe de concurrentes qui prirent part à l'épreuve.



Le Prince Umberto, héritier présomptif de la Couronne d'Italie dont on prévoit le prochain mariage avec la princesse Marie José.



Deux immeubles sis dans les environs de Souk el Asr, (rue Fouad 1er) s'écroulèrent tout dernièrement et provoquèrent la mort d'une jeune fille. Une autre personne fut blessée et dut être transportée à l'hôpital.



Quarante mille anciens combattants italiens sont venus à Ro
déclarer au "Duce" leur fidélité enver



ux ministres britanniques de passage
égance la coiffure nationale.



CHAMPION DU MONDE DE TIR
Gossiaz Hartman a, au récent concours qui eut lieu à Stockholm, été déclaré champion du monde de tir.



Un énorme réservoir de Mazout a fait explosion à Saltend, près de Hull. 20.000 hectolitres de mazout ont pris feu. Les pompiers s'employèrent à éviter l'explosion des réservoirs voisins.

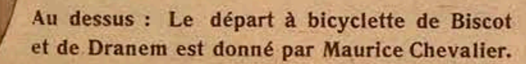


Une récente photo de la princesse Marie José de Belgique, une des plus belles princesses d'Europe.



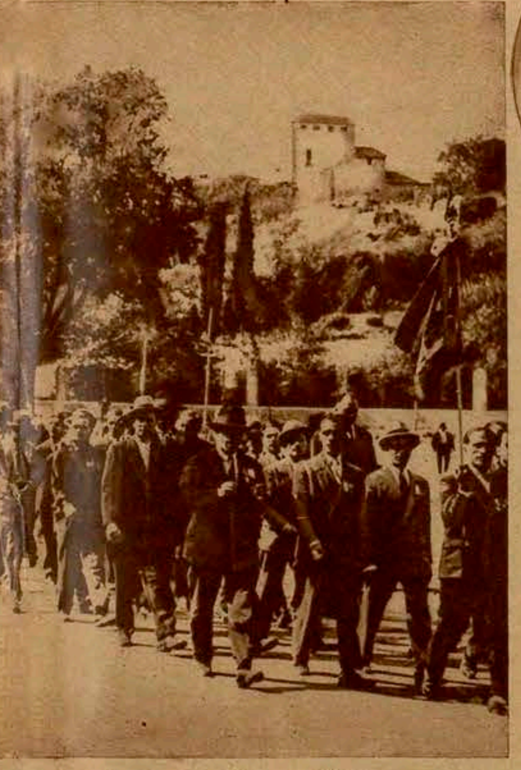


Au dessus à gauche : L'annuelle fête des cafés concerts, organisée au Velodrome Buffalo a eu lieu avec un grand succès.
Notre photo montre une des épreuves comico-sportives de la fête.



Au dessus : Le départ à bicyclette de Biscot et de Dranem est donné par Maurice Chevalier.

Les princes Antonio et François Joseph de Habsbourg-Bourbon, viennent d'effectuer un voyage de tourisme à travers l'Europe, à bord de l'avion "Esperia"
Les voici à leur arrivée au Bourget.

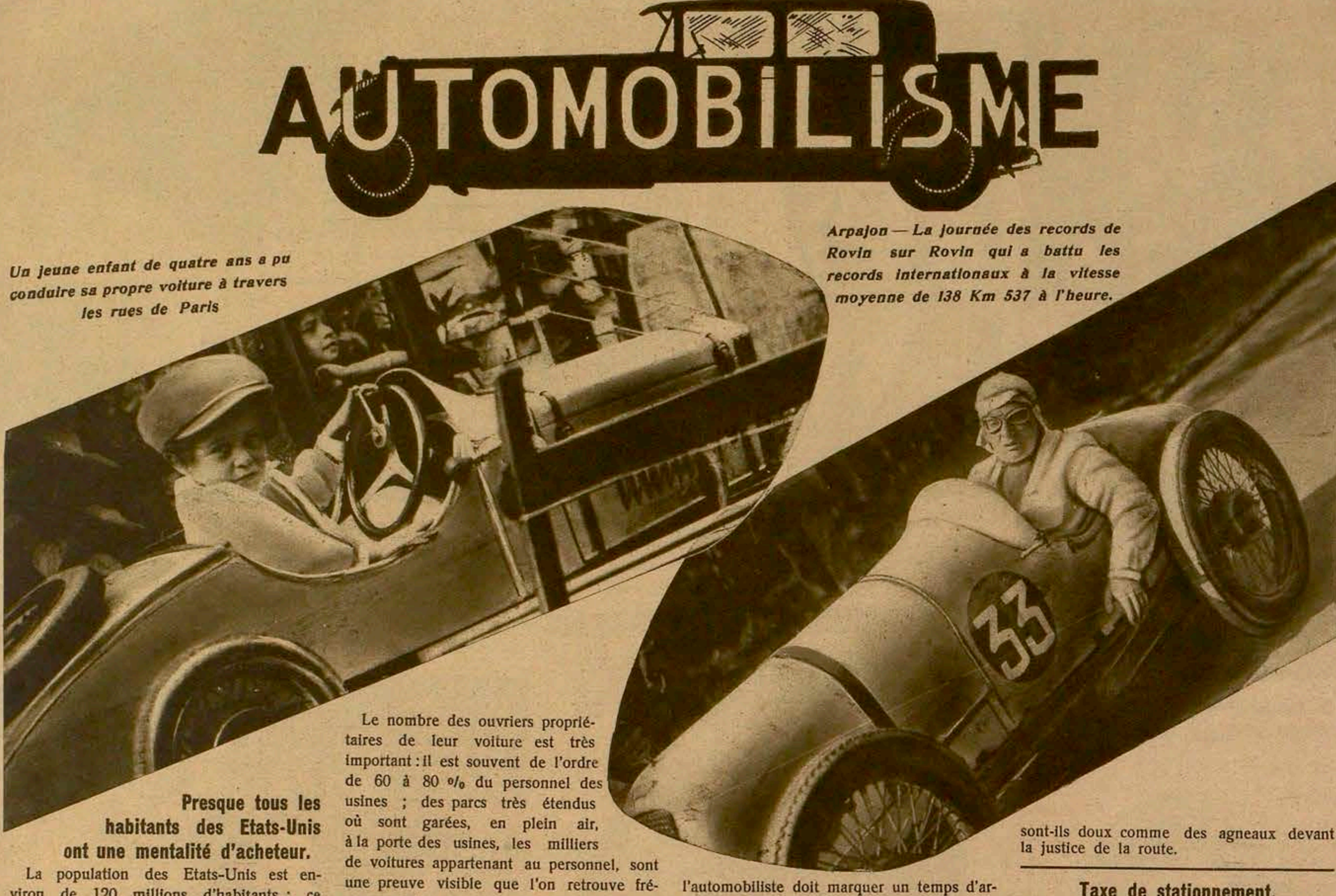


ome de toutes les parties de l'Italie pour
s le régime fasciste.



Les catholiques d'Angleterre ont célébré avec éclat le 100 me anniversaire de la date à laquelle l'Etat leur a accordé le libre culte de leur religion.

AUTOMOBILISME



Un jeune enfant de quatre ans a pu conduire sa propre voiture à travers les rues de Paris

Arpajon — La journée des records de Rovin sur Rovin qui a battu les records internationaux à la vitesse moyenne de 138 Km 537 à l'heure.

Presque tous les habitants des Etats-Unis ont une mentalité d'acheteur.

La population des Etats-Unis est environ de 120 millions d'habitants ; ce chiffre n'est pas tellement formidable en face du total que peuvent donner trois pays européens : France, Angleterre, Allemagne.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que ces habitants peuvent, pour la plupart, être effectivement des clients : ils ont une mentalité d'acheteurs.

La politique du bas de laine n'est guère mise en pratique : l'argent ne vaut que par le bien-être et le confort qu'il peut procurer. L'ouvrier et l'employé tendent, par suite, comme l'industriel et le capitaliste à employer et à faire circuler l'argent sans cesse. Toute somme d'argent, petite ou grande, qui est « en mouvement », est une force utile, une richesse vivante : cette circulation intense de dollars est donc une source de nouvelle prospérité. C'est en effet la grosse clientèle qui permet la grande série ; celle-ci autorise à son tour la machine à rendement élevé et, par suite, le prix de revient minime qui rend le produit fabriqué accessible à tous.



Arpajon : La journée des records. Un acrobate motocycliste se livre à des exercices périlleux.

Le nombre des ouvriers propriétaires de leur voiture est très important : il est souvent de l'ordre de 60 à 80 % du personnel des usines ; des parcs très étendus où sont garées, en plein air, à la porte des usines, les milliers de voitures appartenant au personnel, sont une preuve visible que l'on retrouve fréquemment.

La discipline, qui est remarquable, est librement consentie, non imposée.

Un exemple : les affiches-réclames apposées sur les murs ou sur de grands panneaux, à la sortie des villes ne servent pas de cibles aux enfants, elles ne portent pas les inscriptions, les dessins malpropres auxquels nous sommes malheureusement trop habitués ; elles restent agréables à voir dans leur netteté. Certaines d'entre elles sont éclairées le soir et la nuit par des lampes électriques qui sont souvent à portée de la main ; aucune de ces lampes n'est détruite, aucune ne disparaît.

Autre exemple : la circulation des automobilistes est réglée dans les villes par des signaux lumineux qui marquent aux croisements de deux rues, que l'une est libre (vert) et que l'autre est barrée (rouge) ; un troisième signal (jaune) avertit que l'on va passer du vert au rouge ou du rouge au vert : tous s'arrêtent rigoureusement devant le signal rouge.

Le signal est aussi bien observé si la rue perpendiculaire est déserte.

Même respect des consignes sur les routes : l'automobiliste doit marquer un temps d'arrêt lors d'une traversée de route importante ou devant les passages à niveau non gardés.

C'est sans doute la crainte du gendarme — dans l'espèce un agent motocycliste — qui a amené la population, par des sanctions sévères, à ce respect des ordonnances de police ; mais aujourd'hui tous ont pris l'habitude de voir dans un règlement non pas une brimade, mais une mesure assurant à tous une plus grande sécurité. Conséquence : il n'en coûte plus rien de faire preuve d'une discipline qui en définitive ne présente plus que des avantages.



Pour faciliter la circulation du touriste à Berlin certains conducteurs d'auto se sont munis de brassards indiquant la langue qu'ils parlent.

La magistrature montée.

Les agents de la circulation à Paris font office de juges en même temps que de surveillants du trafic. Ils ont le droit d'infliger des amendes aux automobilistes. L'échelle de ces amendes étant assez souple et étendue, le chauffeur qui s'aventurerait à discuter et à irriter ce magistrat des boulevards est sûr d'écoper de la plus copieuse amende. Aussi les chauffeurs sont-ils doux comme des agneaux devant la justice de la route.

Taxe de stationnement.

Melbourne a innové une taxe. Pour stationner dans certaines artères, l'automobiliste doit payer certains droits variables suivant les rues, soit sous forme de taxe journalière, soit sous forme d'abonnement. Cette mesure a été prise par le Conseil Municipal en vue de restreindre les stationnements et de créer un nouveau revenu utilisable pour la création ultérieure de nouvelles routes de souterrains de stationnements, d'expropriations, etc. Les droits de taxation sont perçus sur la base suivante : 1 shilling par jour, 5 shillings par semaine, 1 livre par mois, 5 livres 1/2 pour un semestre et 10 livres par an. Peut-être un jour nos édiles locaux adopteront-ils cette méthode comme la solution la plus élégante de l'angoissant problème du stationnement.

La Chaufferie d'une usine d'automobiles.

Dans une usine américaine, on a modernisé la centrale sans interrompre la fabrication.

Quand les travaux seront terminés, la chaufferie comportera quatre chaudières à tubes d'eau de 1.115 mètres carrés de surface de chauffe, timbrées à 23 kilogrammes avec grille mécanique, surchauffeur et régénérateur de chaleur.

On a dû maintenir en service, pendant la période de transition, les anciennes chaudières timbrées à 10 kg. 500 ; la nouvelle turbine de 6.000 kw. est prévue, par suite, avec une double alimentation provisoire, pour l'emploi simultané de ces deux vapeurs.

Le condenseur fonctionne à 6 kg. ; il est à la fois à injection et à surface pour le service de chauffage à eau chaude ; en été les calories sont absorbées par un réfrigérant à cheminée.

La chaufferie comporte également une batterie d'évaporateurs à double effet, alimentés par deux vapeurs vives, et fournissant par l'ébullition d'eau non traitée, la vapeur des marteaux-pilons, c'est cette vapeur qui après condensation ravitaille l'ensemble du système.

Les évaporateurs fonctionnent à simple effet, réchauffent en outre l'eau alimentant les chaudières. Deux des anciennes chaudières seront maintenues en service pour brûler les déchets de l'atelier à bois ; la vapeur qu'elles produisent sera employée uniquement dans les appareils auxiliaires.

LA FEMME MODERNE

L'automne a ses modes spéciales, tout comme les trois autres saisons de l'année ; toutefois nos mois d'octobre et de novembre sont tellement différents des mêmes mois dans les pays d'Europe, que nous ne pouvons guère assimiler nos modes à celles de leurs contrées, où les journées de brume, de pluie et de nuages gris ne se comptent pas.

Cet été le blanc a triomphé sur les plages et les villes d'eaux ; les garnitures dans toutes les gammes du jaune et du rouge, animant d'une gaieté charmante la simplicité de ces robes blanches si pratiques.

Rien de plus frais, de plus pimpant que ces toilettes mi-sportives, sous le beau ciel d'Egypte. Le sweater d'une fantaisie délicieuse, les pull-over de laine à dessins étrangement inégaux et de tons qui s'harmonisent mystérieusement, quand, en toute logique, ces couleurs opposées devraient "hurler" de se trouver ensemble.

Les gros plis composent la jupe, en crêpe de Chine épais, en crêpe marocain, en fine gabardine, ou bien elle se taille en forme, les tissus plus lourds s'évasant en godets seyants. Et ce sont les cravates longues, étroites, les écharpes aux combinaisons de coupes et de couleurs originales et franchement séduisantes dans leur note excentrique qui sont très portées.

Ce qui rend ces costumes mi-sportifs tout particulièrement attrayants et pratiques pour l'automne en Egypte, c'est la vareuse, assez courte, droite ou légèrement cintrée à la taille. En étoffe de bure ou de ratine épais et néanmoins légers, leurs tons vifs, le plus souvent rouge et jaune, chartreuse ou bleu roy, s'allient aux quatre boutons dorés fermant le large croisé, au col et au revers tailleur.

***

Les chapeaux seront beaucoup plus garnis, dit-on cet hiver que l'hiver passé. Dans tous les cas ils sont d'une recherche très élégante, assortissant le plus souvent leur garniture à l'écharpe ou à la cravate en soie des toilettes du jour. Les formes sont souples et ont l'avantage de pouvoir se disposer au gré de chacune suivant la coiffure ou la physionomie ; les femmes seront bien ou mal coiffées selon qu'elles auront du goût ou manqueront de discernement.

***

Le feutre va reprendre tous ses droits cet hiver ; la forme la plus nouvelle ressemblera au chapeau charbonnier, long derrière, protégeant la nuque, en forme de sceau à charbon par devant, dans les tons bruns ou noirs.

La femme aux traits menus pourra relever son feutre par devant ; ces petites formes retroussées et cassées ne sont vraiment seyant qu'aux visages jeunes aux traits fins. Tout comme le bonnichon très à la tête, travaillées d'incrustations tons sur tons, ou de cocardes découpées en feutre de tons plus vifs que le fond du bonnichon.

La petite cloche n'a pas dit son dernier mot ; en velours, en feutre, en satin noir très froncillé, mais toujours souple, elle coiffe les femmes à la perfection : ses bords légèrement avancés donnent une ravissante profondeur au regard.

***

Une autre fantaisie amusante a fait son apparition : le chapeau pirate. En panne noir ou vert myrte, il a un bavolet plissé en arrière, qui tombe bas sur la nuque.

***

Les souliers de la femme moderne sont devenus de véritables objets d'art, dignes de figurer dans les vitrines des musées. Les tissus les plus riches, les plus somptueux, les satins, crêpes de chine, lamés d'or et d'argent et les brochés chatoyants contribuent à chausser les femmes élégantes comme des princesses de contes de fée. Non seulement les tissus sont choisis avec un goût délicat, mais la ligne, le dessin, la forme de chaque soulier est étudié par des experts en la matière, donnant à l'industrie des cordonniers cette note de suprême raffinement, bien caractéristique de notre époque, où tout ce qui touche à l'élégance féminine est marqué au coin du bon ton et de la distinction la plus charmante.

G. de Ravenel.



Les costumes de sports sont encore à la mode. Voici un ensemble trois pièces très élégant. Le sweater est original, la jupe plissée est en crepella beige. La jaquette est garnie du tissu du sweater

Ce charmant tailleur est rehaussé d'un mouchoir de sport passé dans la boutonnière. La blouse en satin blanc est une nécessité sur ce tailleur noir.

Toque taupé marron, incrustations velours même ton.

Le sac et les souliers assortis



Ce ravissant ensemble est en peau blanche et noire. On remarquera le sac dont le dessin oriental est répété sur la ceinture et la barrette du soulier.

Nouveau tissu-mousseline de lamé avec lequel on a pu faire ce joli ensemble, souliers et sac assortis. Le soulier est garni d'une barrette avec le talon espagnol qui est actuellement très en vogue à Paris.

Anecdotes littéraires

IBSEN EST MORT

Un jour que le célèbre écrivain Ibsen était au café et prenait connaissance des journaux, il tomba en arrêt devant ce titre ;

"Ibsen est mort"

Une longue biographie s'ensuivait.

Ibsen se palpa et acquit la certitude que cette nouvelle était prématurée. Il prit immédiatement une plume et écrivit d'une main assurée :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

"Votre journal, admirablement informé, m'apprend ma mort. J'ignorais cette fâcheuse nouvelle. Elle m'a à la fois ennuyé et ravi, puisque je lui dois une biographie extrêmement aimable. Mais elle vient de me faire perdre une illusion. Jusqu'alors, j'avais cru que je serais le premier informé de ma mort. Je vois qu'il n'en est rien. A l'avenir, pour apprendre les nouvelles qui me concernent, je lirai chaque jour votre journal.

"Cette fois, bien que la nouvelle, vous le comprenez, me soit désagréable, je vous remercie de tout coeur."

CAMPAGNE ACADEMIQUE

Tel candidat à l'Académie, qui se pare de titre de" prince" rendait visite à un des immortels, retenu au lit par la grippe.

La femme de celui-ci l'accueillit très aimablement et, l'introduisit dans la chambre du malade :

— Je crois, lui dit-elle, que vous pouvez compter sur votre voix, car votre dernier ouvrage est toujours sur sa table de nuit . .

— Oh ! oui, toujours, toujours, murmura doucement le valétudinaire.

Ensuite, croyant le candidat parti, il soupira béatement :

— C'est même encore celui-là qui m'endort le mieux ! ! !

L'ESPRIT FRANÇAIS.

— Voulez-vous juger un grand mouvement social ? disait un jour le bon Ernest Legouvé. Voyez quel rôle y ont joué les femmes. Si elles s'y grandissent, la cause est bonne ; si elles s'y dépravent, la cause est mauvaise....

— Exemple ? lui demanda-t-on.

— Exemple : les révolutions, la Commune en ont fait des furies ; les guerres, les grands sièges des sœurs de charité....

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Notre feuilleton

La sœur du calife

Roman historique de G. Zaidan

Traduit par M. Y. Bîtar. Mis en français par Charles Moulié

— S'il vous faut absolument partir, dit Haïan, les mules ne manquent pas dans notre écurie. Mais je ne vois pas pourquoi vous partiriez. Vous n'êtes pas si pressé? Reposez-vous donc ici, cette nuit. Vous parlerez à mon maître demain matin. Si vous voulez dormir, je vous mènerai dans une chambre où il y ait un lit.

— Mais s'écria le poète, je ne pourrai pas dormir, avec toutes ces lumières!

— On en a déjà éteint quelques-unes, et la maison tout entière dormira bientôt.

— Dans ce cas j'accepte. J'aime mieux rester. Cela m'épargnera la peine de revenir demain, et je serais revenu, car j'ai une affaire à proposer à maître Fanhas, et une affaire où, avec l'aide d'Allah, il y aura gros à gagner.

Le portier eut alors bien plus envie de garder Abou'l Atahia.

Haïan connaissait son maître. Fanhas serait enchanté de gagner un peu d'argent; car malgré son immense fortune, il était âpre au gain et ne dédaignait pas les plus minces. L'argent était son unique souci. Peu lui importaient les moyens. La fin seule l'occupait. Trop souvent il employait des moyens qu'un autre, plus scrupuleux, n'eût pas employés. Mais il s'excusait lui-même en alléguant que les hommes se font en général une fausse conception de la vie et qu'ils s'attachent à des choses sans importance ou d'une importance fort relative telles que l'honneur. C'est pour de semblables bagatelles, estimait-il, que les hommes sacrifient leur existence, perdent leur fortune, négligent les occasions de s'enrichir, comme si l'honneur les nourrissait quand ils ont faim, comme si l'honneur les réchauffait quand ils ont froid, comme si l'honneur les désaltérait quand ils ont soif! Fanhas disait aussi: «L'or, c'est le pouvoir et le sceptre. Celui qui le possède est un calife devant qui les têtes se courbent.»

Tels étaient les principes de maître Fanhas. Haïan ne les ignorait pas. Abou'l Atahia ne les ignorait pas davantage. Plus d'une fois, le poète et le marchand avaient traité ensemble des affaires grosses de profit pour tous les deux. Ce soir encore, Abou'l Atahia venait offrir un marché à Fanhas.

Haïan insista donc pour que Abou'l Atahia daignât rester.

Abou'l Atahia ne désirait pas autre chose: il resta.

— Mène-moi à cette chambre, dit-il. Je dormirai avec plaisir.

Le portier sortit, invitant le poète à le suivre.

Ils traversèrent un corridor.

Haïan tenait à la main un candélabre. Abou'l Atahia prêtait l'oreille et se retournait dans tous les sens: il espérait découvrir ainsi la cachette des étrangers.

Enfin Haïan s'arrêta et poussa une porte. Abou'l Atahia entra.

— Voici un lit fort convenable, dit-il.

Puis, pour renvoyer Haïan:

— Merci.

Haïan le laissa.

Abou'l Atahia sourit: il avait, chemin faisant, découvert la chambre qui l'intéressait.

Dès que les bougies furent éteintes à peu près partout et que les gens de la maison lui parurent dormir, il enleva son turban et son manteau, se coiffa d'un béret qui traînait sur le lit et sortit, à tâtons, en s'appuyant au mur. Ses genoux tremblaient.

Le palais était endormi. De tous les côtés, le silence.

Le poète Aboul' Atahia se rend chez le juif Fanhas en vue d'acquérir des esclaves blanches pour Mohamad al Amine, fils de Haroun ar Rachid. Quelle n'est pas sa surprise de rencontrer chez le marchand une esclave qu'il avait aimée dix ans auparavant! Mais ce qui l'intrigue par dessus tout c'est la présence là d'étrangers, une femme et deux enfants, qui avaient pris place dans la même barque qui l'avait mené à la demeure du juif Fanhàs. Que faisaient-ils dans cette maison? Qui étaient-ils? D'où venaient-il? Il décide de passer la nuit chez le marchand pour éclaircir le mystère.

Dans l'ombre Abou'l Atahia pensait retrouver la chambre: si un bruit de voix ne la désignait pas, la lumière qui rayonne à travers les fentes de la porte serait un indice

— IV —

L'Espionnage

Abou'l Atahia parvint à la chambre qu'il cherchait.

Il entendit des gens qui parlaient à voix basse, mais il ne percevait rien de leurs paroles. Evidemment, ces gens craignaient d'être entendus.

Alors il se mit devant la porte et, par un trou, il regarda.

Une femme vêtue de vêtements princiers, était assise sur un lit, au milieu de la pièce. Elle avait l'air bon. Elle tenait les deux enfants sur ses genoux. Elle les serrait contre sa poitrine. Elle les embrassait. Ses yeux s'emperlaient de larmes et les traits de son visage révélaient à la fois qu'elle était contente et qu'elle était triste. Ses yeux pleuraient et sa bouche souriait. Il eût été difficile de dire si elle pleurait de joie ou de chagrin.

Abou'l Atahia examina cette femme.

Elle pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans. Le poète vit sur sa figure une beauté et une dignité comme il n'en avait jamais vu, et cependant il avait rencontré beaucoup de jolies esclaves à la cour des califes et des héritiers présomptifs.

Cette femme, par sa beauté, ne ressemblait en aucune façon aux autres femmes, et sa dignité la distinguait encore davantage. Ses yeux n'étaient pas larges; ils brillaient d'une façon extraordinaire; ils n'avaient pas la langueur des yeux des courtisanes; ils étaient perçants. L'homme sur qui leur regard se posait, sentait qu'ils pénétraient sa poitrine, atteignaient son cœur et découvraient ses secrets. Elle n'avait point la peau blanche, quoique, à cette époque, on tirât vanité d'avoir la peau blanche, mais plutôt couleur de forment et à peine teintée de rose. Sa bouche n'avait pas besoin de parler pour se faire comprendre: elle trahissait les sentiments de l'inconnue comme le miroir montre les traits de celui qui s'y mire.

Son front était paré d'une écharpe enrichie de joyaux, mode rare et coûteuse que suivaient seules les personnes de qualité. Ses cheveux, coiffés à la Soukaïna, portaient sur le devant une toughra incrustée de diamants: un oiseau, dont les yeux étaient des émeraudes et les ailes des hyacinthes rouges; le tout d'un art merveilleux. L'éclat de ce bijou s'alliait aux feux de la lumière, à tel point que Abou'l Atahia put croire la pièce éclairée par le rayonnement de la toughra et non par les bougies. La femme avait de plus sur la tête un voile grenat ornementé de broderies d'or. A ses oreilles, deux boucles: chacune se composait d'un anneau et d'une perle unique, grosse comme un œuf de pigeon. A son cou, un collier de diamant, de taille très proportionnée. Quant à son costume, il était fait des étoffes les plus précieuses, mait fort simple, couleur d'azur, et bordé d'une broderie très fine.

Quand il eut bien tout examiné et admiré, Abou'l Atahia pensa perdre la tête d'étonnement.

« Qu'est-ce donc? se dit-il. Sans doute cette nymphe appartient à la cour de Haroun ar Rachid. Pour quelle affaire est-elle ici. Quel est son secret? S'agit-il d'un complot ou d'une intrigue? Si je trouve son secret, quelle aubaine! »

Puis il regarda autour de l'inconnue.

Dans un coin, Riach et Barra étaient assis par terre, respectueux. Ils avaient encore leurs habits de paysans du Hédjaz. Riach surtout semblait plein de déférence. Il était vieux; ses cheveux blanchissaient. Le poète scruta sa physionomie. Il n'y reconnut pas les traits des vrais Bédouins. L'homme n'était donc pas un Bédouin: il s'était déguisé. La femme, Abou'l Atahia sut tout de suite ce qu'elle était: une esclave vieillie. Elle ne l'intéressait pas.

Atba aussi était là, assise près du lit. Elle essayait de consoler la jolie inconnue, elle lui disait de bonnes paroles.

Le poète la considéra.

Atba avait toujours son beau visage d'autrefois; mais elle était devenue plus grosse et plus grasse. Cette nuit, Abou'l Atahia la voyait pour la première fois tête nue. Au bout de chacune des dix tresses de ses cheveux, elle avait attaché une pièce d'or ou un joyau. Autour de son cou, un collier précieux; à ses bras, des bracelets, et sur elle une robe rouge relevée d'un dessin de branches vertes.

Abou'l Atahia restait confondu d'étonnement. Ses genoux tremblaient d'émotion. La fatigue le tenait déjà car, pour mettre l'œil au trou de la porte, il devait se courber. Puis, il retenait son souffle et son cœur battait vite, à grands coups et tant qu'il redoutait qu'on n'en entendît de la chambre les battements. Il ne bougeait pas, il avait de la patience, et il prêtait l'oreille aux paroles qu'on chuchotait dans la pièce. Il finit par s'habituer au petit bruit qu'il percevait à peine, il saisit d'abord quelques mots, et bientôt rien ne lui échappa.

Atba disait:

— Vous ne courez aucun danger, maîtresse. Pourquoi pleurez vous?

L'inconnue leva la tête vers Atba, serra les deux petits contre sa poitrine, et d'une voix que les larmes étouffaient:

— Mon cœur me dit, Atba, que c'est la dernière fois que je les embrasse.

L'esclave protesta:

— Plaise à Allah que non, maîtresse! j'espère, au contraire, que vous pourrez les embrasser bien des fois encore, chaque année, comme vous avez fait jusqu'à ce jour. Riach ne vient-il pas dès que vous l'ordonnez? Qu'Allah vous rende libre, et ils seront avec vous pour jamais.

La maîtresse soupira et répondit:

— Tu demandes là des choses impossibles, Atba. Songes-y: notre adversaire est injuste et tyrannique. Il a un pouvoir sans limites, nous sommes dans ses mains. Il s'est vautré dans tous les plaisirs. Il a joui de tout ce que son cœur a désiré. Et il ne s'inquiète pas de savoir si d'autres, près de lui, périssent de soif, meurent de faim, ou fondent d'amour. C'est un être sans pitié, Atba, et sans miséricorde!

Elle se tut, tira de sa robe un mouchoir brodé d'or et s'essuya les yeux.

Atba reprit doucement:

— Tous les hommes sont pareils, hélas! Ils sont les maîtres, et ils s'aiment mieux qu'ils ne nous aiment. Ils se permettent ce qu'ils nous défendent. Il prennent plusieurs femmes, et par-dessus le marché des esclaves et des concubines; et ils interdisent à la femme d'épouser celui qu'elle aime et qui l'aime. Mais...

— Il n'y a pas un seul homme, interrompit l'inconnue, il n'y a pas un seul homme entre tous, Atba, qui ait fait ce qu'a fait mon frère, et pas une femme entre toutes qui souffre les maux que je souffre. Quoi! il me marie avec un homme que lui-même m'a présenté; lui-même me dit de plaire à cet homme; lui-même, par contrat, me donne à cet homme; et après, il veut nous refuser ce qu'Allah ne refuse pas aux plus misérables de ses créatures! N'est-ce pas une honte? Atba, il nous défend d'avoir des fils! Et cela sous peine de mort! Et lui continue à se pavaner, l'insolent, dans son palais, au milieu de ses centaines d'esclaves qui sont de tous les pays et de toutes les couleurs, au milieu de ses Turques, de ses Persanes, de ses Grecques, de ses blanches, de ses jaunes et de ses noires! Oh!

Et la pauvre femme sanglota.

Les enfants étaient sur ses genoux. L'aîné la regardait attentivement. En la voyant pleurer, il se mit à pleurer. Son frère fit comme lui. Atba elle-même retenait mal ses larmes.

Atba se ressaisit la première et tenta de calmer sa maîtresse.

Elle dit:

— Voyons, maîtresse, vous le savez: votre frère, le Commandeur des Croyants, — qu'Allah le garde! — ne vous a pas empêchée de vous marier avec ce vizir parce qu'il en est indigne, non. Mais vous êtes fille de Calife et sœur de Calife, et vous êtes parente de l'oncle du Prophète. De son côté, le vizir n'est qu'un affranchi et un Persan. Commens pourriez-vous vous marier avec un affranchi, vous qui devriez épouser un de vos cousins les Hachimites? Le Commandeur des Croyants est réputé pour l'affection qu'il vous porte. S'il vous interdit le mariage, c'est afin qu'on respecte votre rang, soyez-en certaine.

Atba fut arrêtée d'un geste.

(voir suite page 20)

LA VIE SPORTIVE



FOOT-BALL

Match du C. I. S. C. contre Sélection de l'armée

Victoire du C. I. S. C. par 7 buts à 4

Les sportifs attendaient avec impatience la réouverture de la saison du foot-ball ; le C. I. S. C. conviait le public au moyen d'une large publicité à assister au match qui mettait aux prises son équipe première avec une sélection de l'armée anglaise du Caire le 30 Septembre 1929. Devant des tribunes bien garnies pour un début de saison le referee sifflait le coup d'envoi avec les formations suivantes : —

Armée : Nicholls ; Freeman, Crocombe, Mc. Guiness, Melia. Riley ; Gardner, Maile, Horton. Jukes, Weir.

C. I. S. C. — Rostoum ; Said Abaza, Ahmed Salem, Amin Sabri, Mokhtar Fawzy ; Abdel Halim Hassan, Latif, Ramzi Barsoum, Hegazi, Moustapha Kamel, Labib Mahmoud.

Le foot-ball pratiqué fut relevé et de bonne facture ; la victoire revint aux Egyptiens qui gagnèrent par 7 buts à 4.

Le C. I. S. C. alignait, chose depuis longtemps inconnue parmi nos principaux clubs, une équipe composée en majeure partie de jeunes avec, à coté, quelques vétérans. Hegazi à son poste habituel de center forward fit plus office de dirigeant de ses joueurs que de participant, Rostoum, à part deux erreurs dans les dernières minutes du second half, qui coutèrent à son équipe 2 goals, se défendit bien, sans plus : selon son habitude il abusa des dégagements à la main. Said Abaza et Salem au poste d'arrières, démontrèrent qu'ils pouvaient encore fournir un jeu brillant et semblaient en assez bonne forme. La ligne des demis fut honnête, une mention spéciale à Mokhtar Fawzi qui se montra très actif, ne laissant pas de répit à ses adversaires, et aussi à Abdel Halim Hassan.



L'équipe de la sélection de l'armée britannique

La note discordante fut jetée par Amin Sabri, le half droit, qui fut trop lent devant le jeu rapide de la partie et sans décision sur le ballon. La ligne d'avants, à part Hégazi dont nous avons déjà parlé, était composée de quatre joueurs tous jeunes, rapides, vifs, combinant bien entre eux et qui terrorisèrent le camp adverse par leurs sorties adroites et fulgurantes.

Du côté de l'armée, Nicholls arrêta autant de buts qu'il dut, intervint efficacement en certaines occasions, mais resta désemparé devant la pluie de ses adversaires. Crocombe et surtout Freeman jouèrent bien, se montrèrent très sûrs à certains moments, mais furent souvent débordés. Les Halfbacks furent les meilleurs des joueurs anglais, ils se comportèrent aussi bien en défense qu'en attaque. Malheureusement leurs efforts furent gaspillés par leurs avants, qui shootèrent de n'importe où et n'importe comment devant les buts. La ligne des forwards ne fit pas preuve de cohésion, et les meilleurs furent les ailiers qui se firent remarquer par leur rapidité relative. En général le défaut principal des militaires fut la manque de précision par suite de leur hâte à vouloir marquer les rares fois que le ballon se trouvait entre leurs jambes.

La partie.

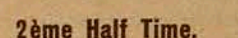
Les Egyptiens confiants sur leur défense excellente, attaquèrent constamment et toujours à toute vitesse, Mokhtar Fawzi et Hassan ravitaillant parfaitement leurs avants. Ce n'est que vers la fin de la partie lorsque le score marquait en leur faveur P 7 à 2, que le camp Egyptien faiblit, laissant toutes facilités aux Anglais de diminuer leur défaite en marquant deux nouveaux goals. Tout compte fait les Egyptiens dominèrent de loin, la rapidité de leurs attaques laissant toujours sur place une défense adverse lente, désemparée qu'ils percèrent comme ils voulurent. Mais passons en revue et en détail la partie :

Dès le début le C. I. S. C. fait des raids dangereux dans le camp anglais ; quelques minutes après, sur un corner shooté à la perfection par Labib, le Center Half Mokhtar Fawzi d'un coup de tête splendide ouvre le score.

Le jeu continue en leur faveur avec de rares sorties anglaises ; Le goal Keeper anglais arrête coup sur coup les shots à ras de terre que lui décochent les avants Egyptiens. Hegazi a une occasion excellente qui n'aboutit à rien, le ballon passant juste au dessus de la barre. Sur une sortie rapide et dangereuse de l'aile gauche anglaise Rostom arrête avec les mains Weir prêt à shooter ; pénalty accordée, convertie. Score égalité : 1 à 1.

Le jeu reprend et sur un corner contre les Anglais, Latif centre à Moustapha Kamel qui rentre imparablement. La revanche était vite prise, deux minutes ne s'était pas écoulées. Les Egyptiens continuent leurs dangereuses incursions mais sans résultats, gachant diverses opportunités. Les Anglais réactionnent ; le ballon est maintenant au camp Egyptien ; Salem dégage en chandelle ; lorsque la balle tombe, sur une passe adroite, Horton se trouve à quelques pas du goal avec Rostom seul à battre. Effectivement il égalise de nouveau. Score 2—2.

A la reprise Ramzi & Moustapha Kamel échangent leurs places. ; encore de nombreuses occasions perdues, entrecoupées de quelques courses des Anglais vers le camp Egyptien. Les militaires jouent mieux maintenant et la mi-temps est sifflée pendant que le ballon voyage d'un camp à l'autre.



2ème Half Time.

Dès la reprise on sent que les Egyptiens vont avancer leur score ; les ailiers se montrant très dangereux. Latif file le long de la ligne, le ballon entre les pieds, centre adroitement à Moustapha Kamel qui de la tête rentre le ballon dans les filets. Quelques instants ne se sont pas passés, que le même Latif cette fois ci tout seul, tente et réussit un raid à toutes jambes, et batte un shot à ras de terre que le gardien de but n'essaye même pas d'arrêter. Le score est à présent 4 à 2.

Les Anglais se reprennent et tentent quelques échappées ; mais ils ne font rien et perdent des occasions en mettant trop d'empressement à shooter Labib et Moustapha Kamel combinant bien, s'enfuient et vont marquer, quand un hands du back les arrête ; Pénalty que Hégazi utilise pour porter la marque à 5.-2. Les ailiers et inter-ailiers Egyptiens réussissent de beaux jeux, par petites passes adroites entre eux. Hégazi, réussit à passer à Ramzi au cours d'une sortie et celui-ci rentre presque avec le ballon dans le but anglais malgré un plongeon inutile de Nicholls. Score 6-2. Les militaires sont plus actifs, mais toujours sans efficacité ; quand ils arrivent au camp Egyptien, ils bottent de trop loin, mais sans précision pour qu'ils aient chance de succès. Sur un corner pour eux le ballon tombe perpendiculairement près des bois Egyptiens ; Rostom opportunément le repousse du poing et du coude. Encore une échappée vertigineuse de Latif suivi par Labib à qui il passe et qui botte un coup qui ne laisse aucun répit à Nicholls. Score. 7—2.

A partir de ce moment les Egyptiens sûrs de la victoire se relâchent et jouent avec nonchalance. Les Anglais en profitent pour attaquer vivement et après quelques tatonnements Maile à quinze mètres de distance rentre un goal de toute beauté ; Rostom n'esquisse même pas un geste pour parer au danger. Score 7—3. Quelques minutes plus tard c'est à Jukes de répéter la même manoeuvre et de porter le score à 7—4 ; même faute de Rostom. Le jeu reprend ; il fait déjà noir, et la fin est sifflée. Chacun rentre chez soi satisfait d'avoir assisté à une jolie exhibition sportive.

HOMO



L'équipe du C. I. S. C.

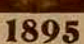
Le costume de bain à travers les âges

Récemment eut lieu au Touquet-Paris-Plage une présentation de costumes de bain à travers les âges qui obtint un énorme succès, parmi la foule des estiveurs, dans ce charmant coin de France.

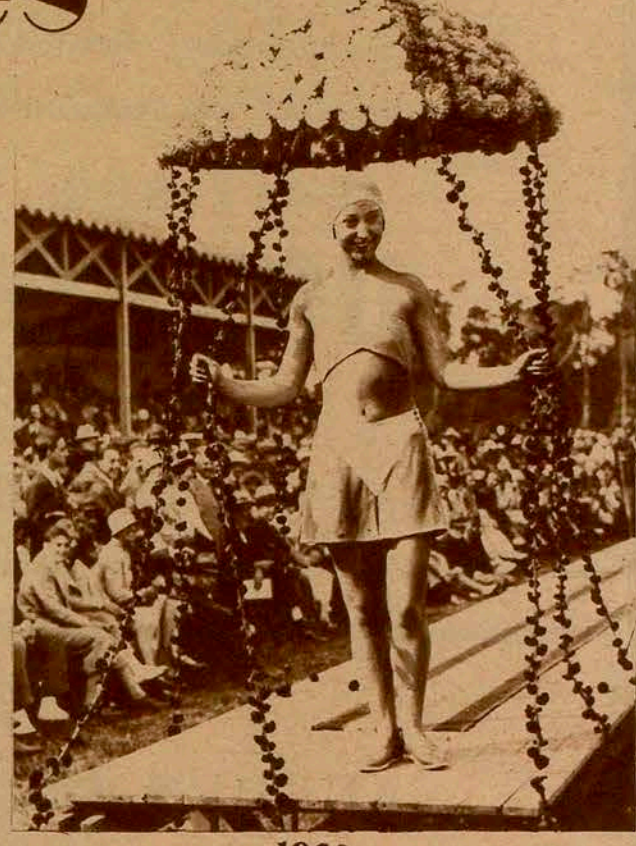
Ce fut d'abord le pudique costume de 1882 ressemblant plutôt à une robe de ville avec ses nombreux plissés et ses multiples fronces qui devaient singulièrement gêner la nageuse dans ses ébats.

Vint ensuite le costume 1895, un peu moins décent, laissant même voir une partie du mollet. On ne nous dit pas s'il ne fit pas quelque peu scandale à l'époque et si des mamans collet monté ne s'opposèrent pas à ce que leurs filles parussent dans un pareil accoutrement.





1895



1930

Peu après ce fut le tour du costume 1929 découvrant celui là un peu plus que le mollet et beaucoup plus que le genou, costume bien moderne moulant le corps de la nageuse et laissant complètement libres ses mouvements.

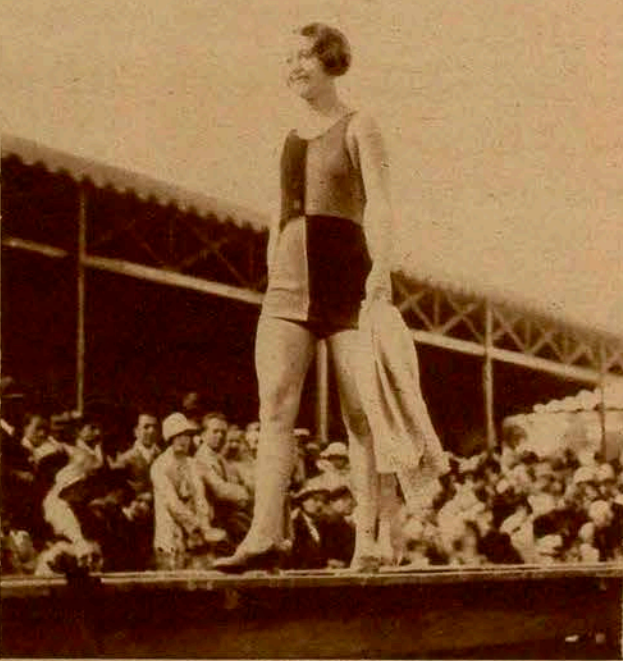
Enfin, enfin, le costume futuriste 1930. Quelques morceaux d'étoffe, tout juste de quoi cacher la poitrine et les hanches de la sportswoman.

On se demande, non sans effarement, ce que sera le costume de bain dans une décade. Il est fort probable qu'à ce moment nous devrons effectuer des plongeons dans le simple costume que portait notre aïeul Adam au paradis terrestre.

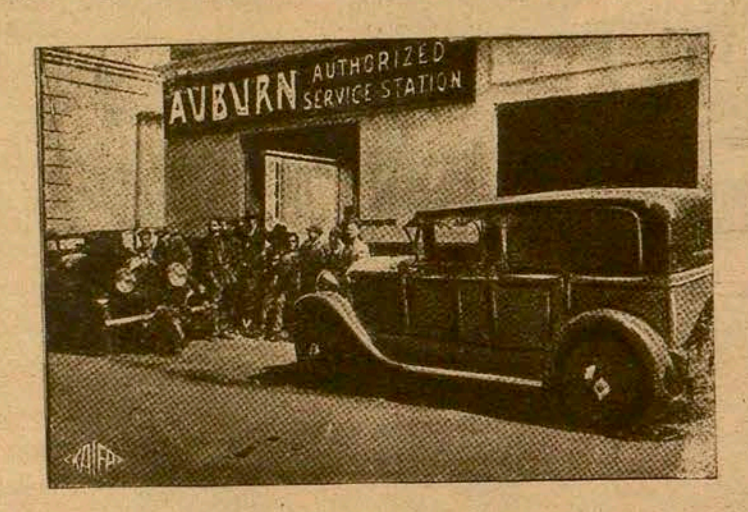




1882



1929



La sœur du Calife

(suite de la page 17)

Tu récites bien ta leçon, et tu voudrais le persuader que j'ai tort. Malheureuse! Te laisseras-tu donc toujours tromper par ces prétextes! Car ce ne sont que de mauvais prétextes. Si mon frère estime que le mariage de sa sœur et d'un affranchi déshonorerait le califat, pourquoi se marie-t-il, lui, avec tant d'esclaves? Un affranchi, est-ce moins qu'un esclave? Pourquoi leur donne t-il, à ses esclaves des fils qu'il élève ensuite à la dignité d'héritiers présomptifs de son trône? Et je ne parle pas de toutes les concubines qui peuplent son palais. Pourquoi ne se contente-t-il pas d'une seule épouse, de sa cousine Zoubaïda par exemple, puisqu'il prétend avoir pour elle tant d'amour et de vénération? Mais non, Atba! Il n'obéit qu'à ses passions, et personne ne le retient. Personne n'a le droit de le retenir. Il se vautre dans la débauche. Et, comme je suis une faible femme à sa merci, il me tyrannise. Pourquoi m'a-t-il fait connaître ce jeune vizir, à qui je ne trouve pas d'égal parmi mes cousins les Hachimites, dont tu me parles ? Pourquoi nous a-t-il rapprochés, s'il nous défend de nous aimer et de nous voir ? C'était forcé, Atba, et c'est naturel : nous nous sommes vus malgré ses ordres ; nous nous sommes aimés quand même, et nous avons ces deux enfants, les chers petits ! Mais nous nous voyons si rarement ! Pour nous joindre, nous sommes obligés de nous cacher et d'inventer des mensonges. Notre amour nous semble une trahison, et nous tremblons à la pensée qu'on pourrait découvrir notre secret, comme si nous étions des criminels !

V

Al Abbassa, héroïne.

Courbé devant la porte, l'œil collé au trou d'où il suivait toute la scène, Abou'l Atahia avait mal au dos. Ses jambes se dérobaient, et il retenait son souffle, par crainte d'être surpris.

Maintenant, il savait quelle était cette belle femme qui se lamentait.

Il venait de reconnaître Al Abbassa, la sœur du calife Haroun ar Rachid.

Abou'l Atahia se rappelait. On lui avait raconté l'histoire :

Haroun ar Rachid, le Commandeur des Croyants, aimait beaucoup son vizir Ja'far. Il se plaisait à sa conversation et il ne pouvait guère se passer de sa compagnie, tant il appréciait son esprit. Mais le Calife aimait aussi beaucoup sa sœur Al Abbassa. Elle était très intelligente, vive, prompte à la répartie, elle parlait et jugeait bien de toutes choses, et Haroun ar Rachid ne pouvait guère davantage se passer de sa compagnie. Situation embarrassante, car le Calife aurait transgressé les lois de l'étiquette la plus élémentaire, s'il avait réuni, dans un même entretien, sa sœur et son vizir.

Or, pour ne se priver ni de l'un ni de l'autre, Haroun ar Rachid n'avait trouvé rien de plus simple que de marier Al Abbassa et Ja'far. Mariage de pure forme. De cette façon, le jeune homme et la jeune femme se verraient sans manquer aux règles de la bienséance. Mais Ja'far n'était qu'un affranchi ; son mariage n'était légalement pas valable. Le Calife lui permettait ainsi de voir Al Abbassa en sa présence. Rien de plus ; il avait stipulé au contrat qu'il sévirait terriblement, s'il y avait jamais entre eux autre chose.

Et voici que Abou'l Atahia apprend par hasard qu'il y a eu autre chose entre eux. Malgré les menaces du Calife, et nul n'ignore que le Calife ne pardonne pas, Ja'far et Al Abbassa ont secrètement consommé leur union. Même ils ont deux enfants, ces deux garçons qui intriguèrent Abou'l Atahia sur le bateau.

Abou'l Atahia oublie sa fatigue. Il ne se tient pas de joie. Il a un mauvais sourire. Oh! il gagnera beaucoup d'argent, car il possède un secret redoutable. Il tient désormais le sort de Ja'far entre ses mains. Ja'far a des ennemis ; il en a beaucoup.

(à suivre)

Le Rouge & le Noir

D'après l'oeuvre de Stendhal, interprété par :

IVAN MOSJOUKINE

Stendhal est un maître écrivain ; il n'est que les primaires pour contester son style magistral et l'admirable psychologie dont ses romans sont empreints.

Mais entre nous — tout à fait entre nous — la lecture de ses oeuvres réclame des haltes assez fréquentes sous peine de suffocation cérébrale.

On aurait pu croire, au souvenir de certaines longueurs que l'on rencontre ici et là, aussi bien dans *La Chartreuse de Parme* que dans *Le Rouge et le Noir*, qu'une adaptation cinématographique était chose impossible.

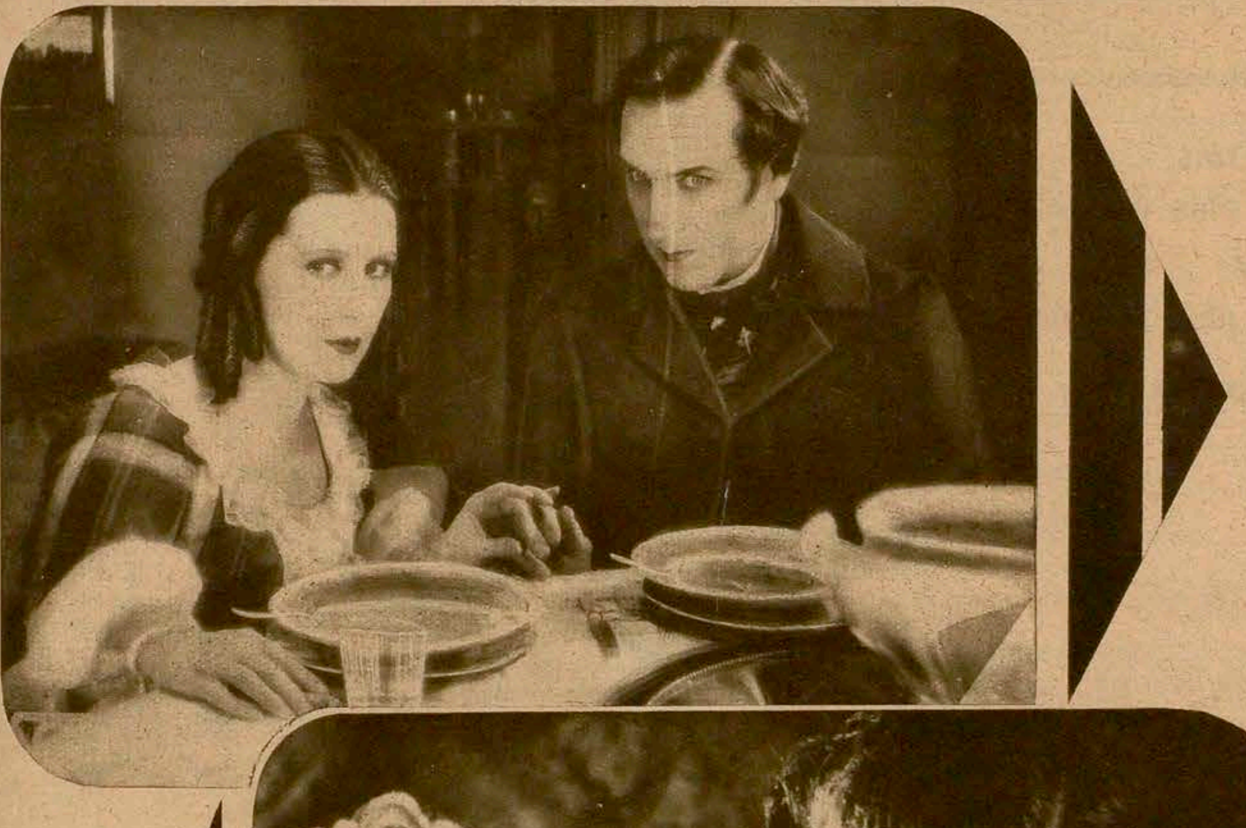
La preuve du contraire vient d'être fournie par la mise à l'écran de *Le Rouge et le Noir* qui inaugurera, le 9 octobre, la réouverture du cinéma Métropole.

***

Du roman de Stendhal ne demeurent que les lignes essentielles et le scénario peut être résumé en quelques lignes.

— *Ambitieux, élevé au-dessus de sa condition le roturier Julien Sorel, fils de paysans, quitte sa ville natale où, secrétaire du maire, M. de Renal, un illettré ivrogne et brutal, il a failli céder à la tentation d'empoisonner cet homme dont il aime la femme, la malheureuse et passionnée Thérèse. Devenu secrétaire du Marquis de la Môle, sa fortune est courte et brillante. Malgré son origine, son charme, sa beauté, sa jeunesse, son esprit lui conquièrent l'estime de tous, et l'amour de Mlle de la Môle qui devient sa maîtresse. Il réussit une mission confiée par le Marquis. Fiançailles. Mais, Mme de Renal recevant une lettre du Marquis demandant des renseignements, salit bassement celui qui l'abandonne. Sa triomphante fortune brisée, Julien part pour Verrières, et à la sortie de l'église abat Mme de Renal d'un coup de pistolet. Il est arrêté. Son insolence le fait condamner à mort. La révolution de Juillet éclate. Mlle de la Môle tente de le sauver. Echappant à la guillotine, Julien meurt d'une balle perdue.*





Le Rouge et le Noir possède à un haut degré ce qui manque le plus souvent aux productions cinématographiques : une irréprochable construction. Cette qualité confère à l'action une harmonie parfaite et donne aux personnages du drame, dont la psychologie est magistralement étudiée, un relief saisissant.

Pas un instant on ne demeure "absent". Le drame est là, qui nous tient, dont les péripéties enchaînent notre attention à la remorque des événements et de leurs héros.

La beauté homogène de l'ensemble est dominée par quelques scènes de grand style.

En résumé : *Le Rouge et le Noir* est une oeuvre qui ne peut manquer de séduire car en plus de l'intérêt extraordinaire de son intrigue, elle bénéficie de décors somptueux.

***

Dans le personnage de Julien Sorel, Ivan Mosjoukine est sous son jour le meilleur. Son tempérament d'artiste, et on serait tenté d'écrire son tempérament tout court, a trouvé dans ce rôle l'occasion de se développer avec puissance, avec fougue ; il y est parfait.

Lil Dagover incarne avec un énorme talent la belle et sensuelle Mme. de Renal.

Nos trois clichés représentent Ivan Mosjoukine et Lil Dagover dans certaines scènes de ce film très attrayant.

Les autres rôles principaux sont tenus par Jean Dax (marquis de la Môle), Agnes Petersen, (Mathilde de la Môle), et José Davert (M. de Rénal). Chacun de ces artistes met dans sa création toutes les ressources dont il dispose, et l'on sait qu'elles sont considérables. C'est assez dire toute la perfection de cette interprétation de premier ordre.

Un conte de Goha

Tamerlan et le Miroir

Tamerlan, installé, se mirait dans la glace,
Afin que son coiffeur pût lui raser la face ...
Et comme les miroirs sont trop francs, s'il vous plaît,
Il se mit à pleurer en se voyant si laid.
Nasreddin, à son tour, répandit tant de larmes,
Qu'il sanglotait encore, en hurlant de son mieux,
Quand déjà Tamerlan s'était séché les yeux.
"Mais, lui dit ce dernier, pourquoi tant de vacarmes ?
Sans que ce soit pour vous, pleurez-vous plus que moi ?
— Je vais vous l'expliquer, dit-il avec émoi ...
C'est que vous étant vu rien que pour un quart d'heure,
Vous avez les yeux gros... Hélas! et moi je pleure,
En songeant qu'il me faut, tout le temps, nuit et jour,
Sans jamais me lasser vous contempler toujours."
Voici donc toute la morale
De cette histoire lacrymale :
Une fois par hasard, en voyant nos défauts,
Nous nous désespérons beaucoup plus qu'il ne faut,
Sans nous apercevoir, durant toute la vie,
Que nous faisons horreur en croyant faire envie !

(Traduit par S. A. le Prince Haïdar Fazil)

Réouverture
DU MUSEE D'ART MODERNE.

Le Ministère de l'Instruction Publique a décidé que le Musée d'Art Moderne, créé l'année dernière au Palais Tigrane No 4 rue Nubar Pacha, sera ouvert à partir du 15 Septembre 1929, tous les jours de 8h. 30 du matin à midi et de 4h de l'après midi à 6h du soir, excepté les lundis et jours fériés. Les visiteurs auront à payer un droit de P. T. 1 par personne.

Les Distractions du Dimanche

JEUX DE SOCIÉTÉ

Anecdotes

Le jeu des *anecdotes* consiste à faire composer, par chaque personne, un petit récit avec un mot déterminé.

Chaque joueur, à tour de rôle, propose un sujet, c'est-à-dire un seul mot, sur lequel l'anecdote doit être composée. Supposons, par exemple, le mot *perroquet*.

La personne qui suit celle qui a proposé le mot a deux minutes pour réfléchir avant de commencer son histoire. Les deux minutes écoulées, le chercheur qui n'a pas trouvé donne un gage.

Chaque joueur compose son récit à la suite du précédent.

Lorsque toutes les anecdotes sont dites, celle qui est jugée la moins intéressante par celui qui en a fourni le sujet est passible d'un gage.

As qui court

Pour jouer à l'*as qui court,* on se munit d'un jeu de cartes.

On prend généralement autant de cartes qu'il y a de personnes à jouer, à la condition que l'on y mette toujours un as et un roi.

Une personne de la société réunit les cartes et chaque joueur en tire une, à tour de rôle.

Celui à qui est échu l'as le propose à son voisin de droite en lui disant : l'*as court.*

Le second la prend et lui donne sa carte à la place. Puis il propose à son tour l'as à son voisin en répétant :

— L'*as court.*

Ce dernier est également obligé de le prendre en échange de sa carte.

On fait ainsi circuler l'as de main en main jusqu'à ce qu'il soit pris par la personne qui possède le roi, et qui dit alors :

— L'*as s'arrête.*

Ce dernier joueur donne un gage, et l'on recommence à tirer les cartes, pour jouer de la même façon.

La Banque

Pour jouer à la *banque,* les joueurs sont assis en cercle. L'un, au milieu, dirige le jeu. Il indique à chacun des autres le nom d'une pièce de monnaie étrangère. Puis, il improvise une histoire, dans laquelle il fait entrer des noms de pays étrangers.

Dès qu'un nom de pays est prononcé, le joueur qui a reçu le nom de la monnaie en cours dans ce pays doit l'énoncer.

Toute erreur ou toute omission est punie d'un gage.

Ce jeu nécessite donc de l'imagination de la part de celui qui le dirige et de l'attention de la part des autres.

Les Coqs-à-l'âne

Pour jouer aux *coqs-à-l'âne,* les joueurs se donnent réciproquement un mot en évitant d'être entendus de la personne chargée de faire des questions et qui généralement se retire dans la pièce voisine.

Dès que tous les mots sont donnés, on rappelle l'interrogateur. Celui-ci adresse à chacun une question particulière à laquelle il faut répondre par le mot qu'on a reçu. Il en résulte parfois des quiproquos plaisants.

L'habileté de l'interrogateur consistera à poser les questions de manière que toutes sortes de réponses puissent s'y rattacher.

On pourra demander :

— Que cachez-vous sous ce voile ?

— A quoi vous comparez-vous ?

— Que lisez-vous dans mes yeux ?

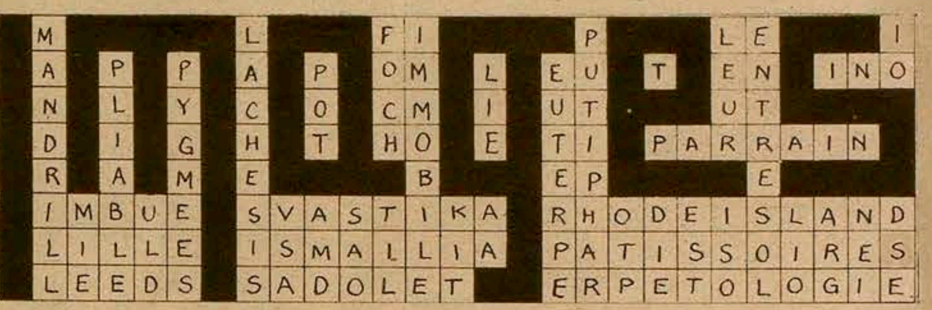
— Qu'avez-vous vu ce matin dans votre miroir ?

— Quel est l'emblème de l'amitié ?

— Qu'est-ce que l'amour ? etc., etc.

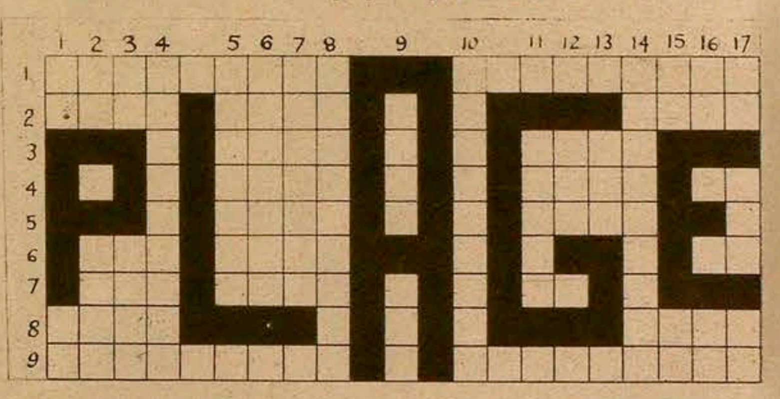
RÉSULTAT DES MOTS CROISÉS

parus dans notre numéro du 22 Septembre



MOTS CROISÉS

proposés par M. Aziz Cassis



HORIZONTALEMENT.

1. Mon poète préféré. 9. De saveur et d'odeur acres qui contracte les matières organiques. 9.
2. Première victime de la jalousie humaine. 4. Lisez du commencement à la fin et vous aurez "momie" sans queue. 4. Dont la superficie est unie. 4
3. Dans "putiphar". 4. Anagramme de "se". 2.
4. Dans "ove" "Io" "Po". 1. Quatre lettres qui manquent à "ger" pour devenir "viguier" 4. Moi, toi, lui nous.... sommes des mortels. 4. Du verbe "avoir". 2.
5. Bière en anglais. 4. Ville de Syrie. 4
6. Fils de Jacob. 3. Pièce de bois qui soutient un mur. 4. Fille D'Inachos. 2
7. Dans "rade". 3. Ville d'Espagne. 4. Ville de France. 2.
8. Anagramme de "Arad". 4. Ancienne mesure de capacité. 4.
9. Gateau exquis. 9. Petite arme à feu. 9

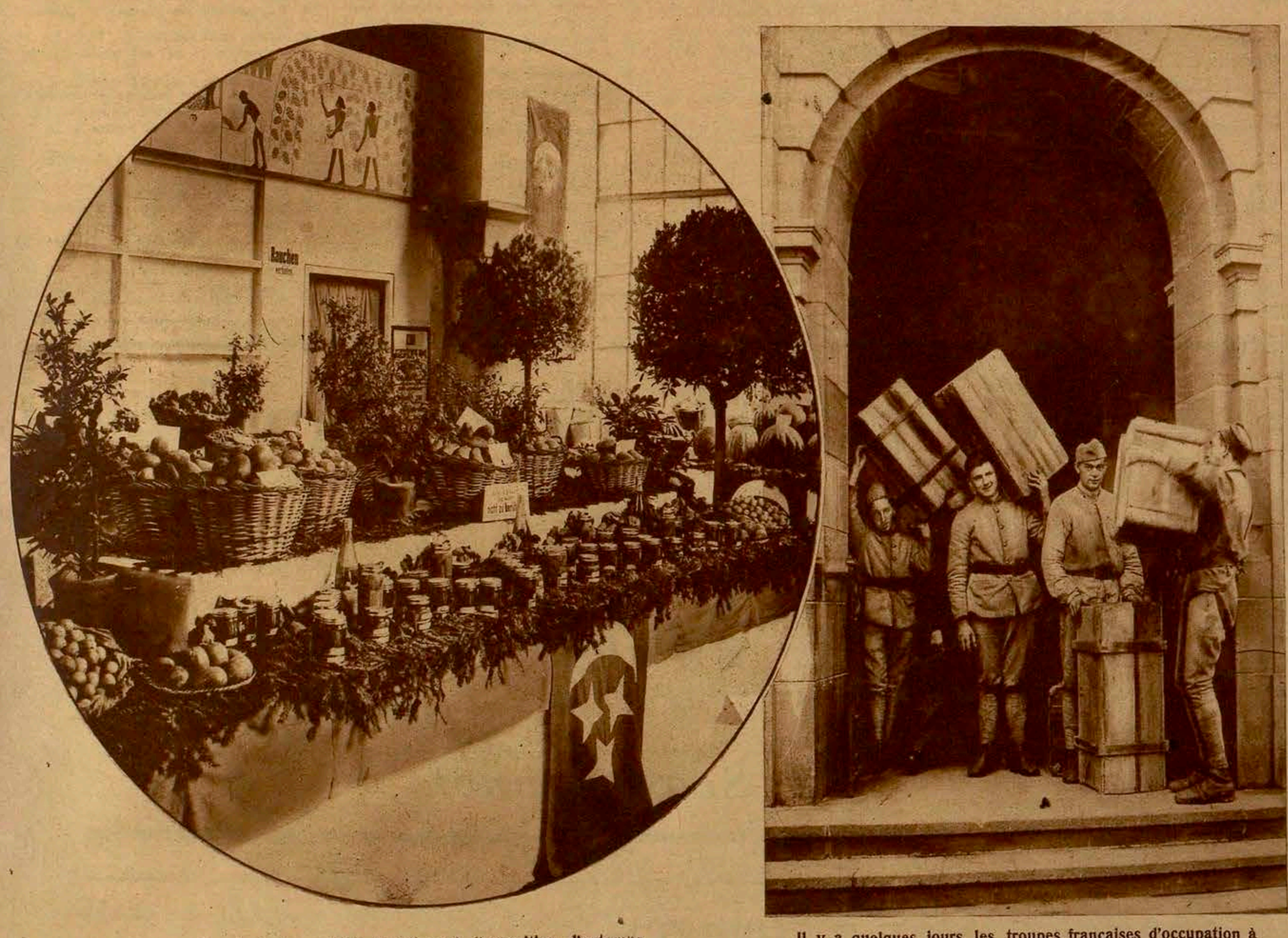
VERTICALEMENT.

1. Article défini. 2. "Ai" en Anglais. 2.
2. Je commence tous les "Abd". 2. Les enfants appellent comme ça leur cheval. 4.
3. Pronom. 2. Ville de Hongrie. 4.
4. Nom célèbre dans l'histoire. 9.
5. Vaciller sur ses Jambes.... chanceler. 7.
6. Mépris de la religion. 7.
7. Qui existe.... qui est connu depuis peu. 7.
8. Systême dans lequel l'expérience est l'unique source de la connaissance. 9
9. Femme de Luther. 4. Louange.... 3.
10. Sainte dont la fête tombe le 11 février. 9.
11. Lieu d'arrêt d'une troupe en marche. 5
12. Dans la gamme. 3.
13. Anagramme de "Eu". 2.
14. Membrane qui recouvre la graine ou les spores. 9.
15. Anagramme de "Eu". 2. Note de musique. 2.
16. Adjectif. 2. Dans "taire". 2,
17. Conjonction. 2. Femme d'Athamas roi de Thébes. 3. Préposition 2.

Une course originale



Une façon originale pour des baigneuses de courir dans l'eau en tenant en équilibre un œuf sur une cueillère.



Le stand des produits égyptiens à l'exposition d'automne à Vienne.
Au haut du cliché on remarquera les gravures égyptiennes qui servent de cadre à ce petit coin d'Egypte.

Il y a quelques jours les troupes françaises d'occupation à Coblentz se préparaient à quitter la ville. Voici quelques poilus transportant les caisses où sont enfermés les papiers de l'Etat Major à Coblentz.